

PER
Q-150
CON

La Quête

journal de la rue

Vol. 1, No. 2, octobre-décembre 1995

1\$
contribution
volontaire

La guerre des
journaux de rue
est-elle déclarée?

La parole aux
camelots

L'évasion:
Un fléau ou une
bénédiction?

S'il s'agit de

Un fait divers...
à Noël

une collaboration spéciale
de Paul Hébert



Éditeur
L'Archipel d'Entraide

Directrice
Nicole Leclerc

Rédacteur en chef
Pierre De Billy

Comité de rédaction
Pierre de Billy
Nicole Leclerc
Diane Morin

Collaborateurs
Denis Beauré
Martin Bilodeau
Jean Blanchette
Lucie Deshaies
Anne Fortin
Marc Gaucher
Céline Lapointe
Serge Lareault
Marie-Denise Leblanc
Yvon Marquis
Diane Morin
Muir
Adélaïde Parent-Ruest
Isabelle Pelletier
Bernard St-Onge
Julie Stanton
Olivier Théberge
Michèle Tilmant
Carole Townner
Stéphane Vidal

Collaboration spéciale
Paul Hébert

Illustrations
Constasio
Danny Tardif

Mise en page
Sylvain Martineau

Promotion
Martin Bilodeau
Jean Blanchette
Nathalie Matte

Distribution
Martin Bilodeau
Jean Blanchette
Nathalie Matte

Photos
Céline Lapointe
Martin Martel

Révision
Pierre De Billy
Nicole Leclerc
Diane Morin

Correction
Tantane

Imprimeur
Les Ateliers du Centre de détention de Québec

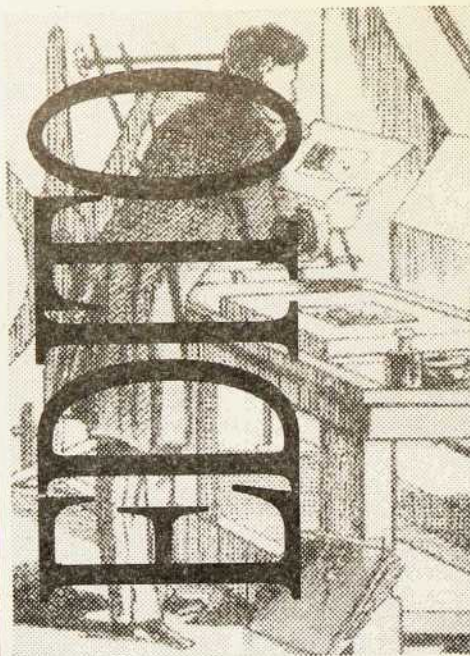
Photo page couverture
Lise Giroux
Réalisée lors de l'événement *Asphaltum* qui s'est déroulé à la Place
d'Youville en juillet 1995.

Dépot Légal 457621
Bibliothèque Nationale du Québec

AMECQ Association des
médias écrits
communautaires
du Québec

Cette publication a été rendue possible grâce
à la collaboration financière de MEDIACOM et
de TELLENGO ROTARY de Québec.

La Quête, 729, Côte d'Abraham, Québec (Québec) G1R 1A2
Tél: (418) 649-9145
La Quête est un trimestriel distribué sur la rue en échange
d'une contribution volontaire de 1\$, dont 50¢ reviennent
directement au vendeur. Tirage 10 000 exemplaires.



PAR PIERRE DE BILLY

L'État du coeur

Ce second numéro de *La Quête* survient au moment où les rues de la ville résonnent encore du bruit et de la fureur référendaires. Pour nos camelots, cependant, la victoire de l'un ou l'autre des camps ne changeait pas grand chose. Au journal *La Quête*, l'argument fédéraliste selon lequel nous vivons dans le «meilleur pays du monde» nous touchait à vrai dire assez peu. Comme il a dû émouvoir modérément les quelque sept cent cinquante mille personnes vivant de l'aide sociale. Quant à ceux qui nous conviaient à fonder un pays en assurant les braves gens que tout changerait tout en restant pareil, ils auraient eu un peu plus de chances de nous convaincre en donnant un peu d'en-

vergure à leur idéal. Car tant qu'à se faire un pays, pourquoi ne pas en profiter pour le concevoir meilleur, plus juste? Imaginer un État qui donnerait leur place à ses jeunes et qui respecterait ses aînés. Une nation un peu plus solidaire qui redécouvrirait le partage. Un peuple relevant le pari de démarrer sur des valeurs nouvelles qui ne soient pas systématiquement convertibles en dollars. Des citoyens qui sauraient battre en brèche l'égoïsme et le dessèchement de l'âme. Un pays, en somme, comme l'ont rêvé tout haut des dizaines de citoyens lors des commissions régionales sur l'avenir du Québec.

Au fond, nous savons bien qu'il ne faut pas compter sur les politiciens pour transformer notre société. Car les vrais changements sont ceux qui viennent du coeur, de la générosité qui sommeille en chacun et qui ne demande qu'à passer à l'action. Au journal, nous connaissons bien cet altruisme véritable qui se cache au fond de nous. Nous l'avons rencontré à notre tout premier numéro. En effet, dès sa sortie, *La Quête* a connu un succès qui nous a étonnés et émus. Dès qu'ils ont appris qu'un nouveau journal de rue se proposait d'offrir un revenu d'appoint aux plus démunis de notre ville, les citoyens de Québec ont massivement appuyé notre initiative. Les passants se précipitaient sur nos camelots pour acquérir leur copie de notre journal. De toute part, les encouragements et les offres de collaboration fusaient. Nous recevions des lettres d'appui de toutes les couches de la société. Nos vendeurs, eux, rayonnaient de fierté: le temps d'une parution de *La Quête*, ils cessaient d'être des «quêteux» et gagnaient des sous en pratiquant un travail honnête. Bref, toute une chaîne d'entraide s'est mise en branle sans qu'il soit besoin de lancer des slogans ou de tenir de grands rassemblements. Nous, on s'en foutait bien de leur option référendaire. On était drôlement fier de nos gens.



sommaire

Éditorial	p.2	Rue d'opinion	p.16
Parlez-moi d'amour	p.3	La rue sous surveillance	p.17
Les travailleurs de l'ombre	p.4	La ballade du piéton	p.18
Loto BS	p.5	L'Itinéraire	p.19
Les loges de l'évasion	p.6	Accroche-toit	p.20
L'Alcatraz intérieur	p.8	La police communautaire	p.21
1-976-Évasion	p.9	Zone d'espérance	p.22
Le bout du tunnel	p.10	Un fait divers... à Noël	p.24
Dans la rue	p.12	Histoire d'un tournage	p.27
Touche pas à mes camelots	p.13	Rave d'un monde meilleur	p.29
Nos camelots racontent	p.14	La vitrine communautaire	p.30
Poésie intraveineuse	p.15	Flash sur la ville	p.33

Parlez-moi d'amour

PAR JULIE STANTON

La rue pour maison. Pour dormir et manger, pour baiser et se piquer. Pour geler et se faire assassiner. Pour pleurer.

Des êtres humains réduits à la condition de rats d'égouts, un petit sac brun sous le bras avec dedans tout l'alcool qu'il faut pour brûler jusqu'au souvenir d'une ancienne vie où parfois cet homme a été heureux, cette femme a souri à un visage penché sur elle, ce gamin a été bercé par des bras tendres et chauds.

«Parlez-moi d'amour», dit l'homme en caressant la lame de son couteau qu'il plongera tantôt dans le dos d'un autre homme sortant de sa Jaguar au coin de la Cinquième avenue. «Parlez-moi d'amour», dit la femme en se piquant dans un parc d'Amsterdam avant d'aller s'offrir au premier venu qui lui refilera le sida en cadeau de mariage. «Parlez-moi d'amour», dit le gamin à deux enfants qu'il jettera en bas du pont en les regardant s'abîmer dans l'eau du Saint-Laurent avec l'indifférence de celui qui en a vu d'autres.

Des monstres. Des dégénérés. Où donc s'en va la société? Mais quelle violence! Il faut cesser de projeter la violence à la télévision. Des pétitions, écrivons des pétitions. Des lois, éri-

geons des lois. Des châtiments, mettons-les à exécution. Ouvrons des maisons où ils pourront venir se réchauffer. Moi, je peux donner du temps, je n'ai plus de mari, je n'ai pas d'enfants, je suis si seule, j'ai tout mon temps. Moi, je peux donner de l'argent, j'en ai tellement gagné qu'il me faut des déductions fiscales, je mets sur pied une fondation, j'aurai mon nom dans le journal, c'est bon pour la compagnie. Moi, je peux publier un reportage pour dénoncer la situation, je ferai peut-être la une et, qui sait, je récolterai peut-être un prix.

Et moi, j'écris un poème en puisant dans la douleur universelle. Bien au chaud devant mon ordinateur dans ma maison où vivre est un bonheur, où la solitude est une richesse, où manger est un choix et faire l'amour aussi, où le café cognac est à portée de main, l'amitié tout au bout du téléphone, le frisson dans la voix de Callas qui tourne sur le laser ou dans celle de Ferré hurlant «poètes, vos papiers!». Et dans la somptueuse liberté d'aller où je veux, quand je veux et avec qui je veux.

Qui donc a pipé les dés?



André Gaulin

*Député de Taschereau
à l'Assemblée nationale*

*Bravo à l'Archipel d'Entraide
Longue vie à son journal
Solidarité avec tous et toutes*

320, rue Saint-Joseph Est, # 207
Québec (Québec)
G1K 8G5
Tél.: 649-9093
Télec.: 649-9600

Hôtel du Parlement, RC. 36
Québec (Québec)
G1A 1A4
Tél.: 644-0981
Télec.: 646-6684



ASSEMBLÉE NATIONALE

Les travailleurs de l'ombre

PAR LUCIE DESHAIES, MÉDECIN

En mai dernier, j'ai eu la chance d'assister à une conférence extrêmement touchante de la psychanalyste jungienne Jane Bauer. Son discours sur l'ombre et la lumière m'a amenée à une réflexion sur mes valeurs et mon travail dans le "monde de l'ombre".

Notre société favorise les valeurs lumineuses : la beauté, la richesse, l'autonomie, la culture, l'équilibre psychologique, l'ordre et la propreté. Ces idéaux prennent tout leur sens lorsqu'on les oppose à ce qui nourrit l'ombre, soit la laideur, la pauvreté, la dépendance, l'ignorance, la folie, la crasse, la drogue, la prostitution, la délinquance et l'itinérance. On a parfois l'impression que l'ombre et la lumière appartiennent à deux mondes bien distincts... Il y a ceux qui sont nés dans l'ombre, et y ont toujours vécu, et ceux qui y ont plongé un jour. Dans les deux cas, l'espoir d'en émerger est très mince. Et puis, il y a les autres. Ceux pour qui il est tellement naturel de marcher du côté ensoleillé du trottoir qu'ils en arrivent trop aisément à oublier l'ombre qui les entoure. Ainsi, on passe souvent à côté de la misère sans la voir car il nous est difficile de regarder l'inacceptable.

J'habite Québec depuis quelques années et ma ville me fascine toujours par sa beauté, sa propreté et ses petits coins pittoresques. J'ai toujours cru qu'il fait bon y vivre, que la pauvreté, la violence, la drogue, la prostitution se maintenaient somme toute à un niveau acceptable. Acceptable? En fait, il m'aurait suffi de gratter un peu la surface lumineuse de notre belle capitale pour que tout son côté obscur me saute aux yeux.

Ma naïveté a pris toute une dégringolade lorsque mon travail au CLSC Haute-Ville m'a plongée dans un milieu jusqu'alors à peine imaginé. Par hasard (???) un jour, je ne sais trop comment, ma clientèle s'est enrichie de sans-abri, d'ex-itinérants, de toxicomanes, de personnes vivant avec des problèmes de santé mentale et de sidéens.

Dès cet instant, je n'ai pas eu à chercher l'ombre, elle m'a sauté au visage. Je l'ai vue dans les yeux du mendiant, dans ces taudis minables où la crasse est reine. Je l'ai vue plantée dans le bras de mes patients toxicomanes, dans la souffrance du schizophrène et dans le cœur de ceux qui exploitent la misère. L'ombre, c'est comme un gouffre profond d'où peu de gens reviennent... pas étonnant qu'on veuille s'en évader par tous les moyens.

Plus j'entre dans ce monde, plus ses limites me semblent s'élargir. La misère extrême existe

bel et bien à Québec et je m'étonne et me désole en même temps d'être trop souvent passée à côté sans la remarquer. J'y ai découvert un monde insoupçonné de propriétaires abuseurs de démunis, de logements insalubres, de revendeurs d'adresses (pour se procurer le BS), de pushers qui offrent gentiment la première seringue de coke, de sans-abri en nombre important et de plusieurs piqueries (il n'y en a pas qu'à la Basse-Ville!).

Mais comme l'ordre a besoin du chaos, l'harmonie a besoin de la dissonance, la pureté a besoin de l'impur, la raison a besoin de la folie, la lumière n'existe pas sans les ténèbres. De l'ombre surgit la lumière... et elle m'a réchauffée.

Plus j'apprivoise ce milieu et mes patients, plus je m'y sens attirée. J'y ai fait la découverte d'une foule de petites étoiles lumineuses qui m'ont beaucoup touchée. Un monde d'entraide et de partage entre démunis, d'acceptation des différences, un monde souvent teinté d'imagination, de sagesse et de poésie. Travailler dans l'ombre, c'est aussi côtoyer des gens formidables qui ont choisi d'y oeuvrer. Beaucoup d'entre eux ont eu leur part de difficultés et c'est ce qui leur permet d'apporter spontanément leur aide aux plus démunis qu'eux. Il y a aussi les organismes communautaires ou d'entraide qui avec un maigre budget, font quotidiennement de petits mira-

cles. Grâce au dévouement et à l'implication de ces intervenants, la nuit est moins opaque.

Je m'inquiète cependant du fait que l'aide prodiguée à ceux vivant dans la misère sociale le soit presque exclusivement par des organismes communautaires implantés dans le milieu. Comme si l'ombre se soignait dans l'ombre. Une prise en charge par le milieu même est en soi très louable, mais l'implication de notre système "officiel" de santé et de services sociaux m'apparaît insuffisante. Est-ce par manque de sensibilisation? Parce que cela a

moins d'impact sur le plan politique? Parce que c'est moins bien vu? Je ne connais pas la réponse et ne cherche pas à lancer des pierres à qui que ce soit, mais il me semble qu'il est plus que temps que le système daigne diriger ses projecteurs vers l'ombre.

Cet effort pour changer les choses (puisque l'ombre n'est jamais complètement extérieure à nous) doit aussi se faire individuellement. Accepter de voir l'ombre et la reconnaître, c'est un premier pas individuel. Se sentir concerné est le second.

La prochaine fois que vous ferez une ballade sur la rue St-Jean ou aux alentours, soyez attentifs à ceux qui y vivent. Essayez un instant d'imaginer la misère qui se cache derrière les façades souvent banales des immeubles. Moi, la rue St-Jean et le quartier Saint-Jean-Baptiste, je ne pourrai jamais plus les regarder avec les mêmes yeux.



CAFÉ
SAINTE-JULIE

865, rue des Zouaves
647-9368

"Là où se trouve l'âme du quartier"

Menu du jour à partir de 4,25 \$
Nourriture fait maison

Loto BS

PAR MICHÈLE TILMANT

Ce texte a précédemment paru dans le journal Droit de Parole.

Quel numéro j'vais m'faire donner ou la loto du minimum de sécurité...

Quand vous arrivez sur la sécurité du revenu, vous apprenez à jouer avec le système comme avec un ordinateur interactif : vous êtes évalués d'abord comme personne apte à l'emploi ou inapte (soutien financier). Si vous avez poussé sur le bouton inapte, vous aurez à faire la démonstration médicale d'une incapacité physique ou psychologique grave et permanente.

Si vous avez poussé sur le bouton apte, vous êtes alors devant un deuxième choix :

Vous ne pouvez pas travailler temporairement : vous serez "non-disponible" (vous avez un enfant de moins de six ans, 55 ans ou plus, une incapacité physique ou psychologique au travail non permanente ou guérissable...consultez-nous pour avoir la liste complète).

Vous pouvez travailler : là encore, deux choix s'offrent à vous :

1- Vous savez depuis longtemps que les fameux "programmes" ne mènent qu'au chômage et enfin, retour à la case "départ", vous choisissez de faire vous-même une recherche

d'emploi active et efficace: vous serez classés "non-participant" (sous-entendu "aux mesures" offertes par votre Centre Travail Québec, parce que vous devez toujours être participant à une recherche d'emploi personnelle et en tout temps, quelque soit votre barème, vous devez accepter un emploi qui vous serait offert).

2- Vous croyez encore aux miracles et vous acceptez de vous rendre "disponible" à accepter toutes mesures pour développer votre employabilité, vous le signalez par écrit à votre agent et celui-ci doit vous accorder le supplément financier (50 \$) qui y est relié (voir

le chapitre suivant). Par contre, si vous refusez une offre qui vous est faites, même si elle n'a pas d'allure, vous perdez votre privilège et vous retournez au barème de "non-participant" pour un an. C'était à vous d'aller laver les plafonds de l'association Machinchouette même si vous avez

un bac en marketing, en service social ou dix ans d'expérience en secrétariat spécialisé.

Enfin, dès que vous êtes effectivement actif sur la mesure choisie, vous devenez "participant" et vous recevez encore 100 \$ de plus que le barème de "disponible". De toute façon, ne vous cassez pas trop la tête avec ça, dans la prochaine réforme de Madame Blackburn, ces subtilités là n'existeront plus et tout le monde

sera sur le barème minimum de "non-participant", mais en attendant, vous avez le droit de bénéficier de ce que la loi vous offre.

Êtes-vous disponible?

La loi sur la sécurité du revenu vous accorde le barème de personne "disponible" (qui se concrétise par un 50 \$ de plus) si vous manifestez clairement par écrit votre disponibilité à accepter toute mesure désignée pour développer votre employabilité. Ce bénéfice est accordé dès que vous avez exprimé votre volonté d'accepter des offres de programme que votre agent en est à vous offrir ou non. Ce barème s'applique également quelque soit la nature du programme à offrir, Programme Extra, session en technique de recherche d'emploi (SEMO), stage en milieu de travail, Rade, Programme Paie. Et enfin, ce barème s'applique dès le premier mois à l'aide sociale, même si vous devez attendre six mois avant d'avoir le droit de bénéficier concrètement d'une mesure quelle qu'elle soit.

Un petit Extra avec ça!

Si vous avez opté pour un Extra, bonne chance! En effet, en matière de condition de travail, c'est la loterie. Vous pouvez avoir gagné une réelle chance d'apprendre de nouvelles compétences, et être respecté comme travailleur, comme vous pouvez être traité comme une machine ou un employé jetable après usage. Vous n'êtes pas sous la protection de la Loi des normes minimales du travail et mieux vaut pour vous de tomber malade pendant vos jours non-travaillés. Soyez clair, précis lors de l'entrevue d'emploi. Posez des questions et faites-vous définir précisément vos tâches si vous ne voulez pas vous retrouver à tondre le gazon pour votre patron alors que vous avez été engagé comme secrétaire ou agent de développement. Ce sujet est très long et complexe. Contactez l'ADDS.

L'Association de défense des droits sociaux

Téléphone : 525-4983



APPRENONS
À
PARTAGER
NOS
RESSOURCES.



Moisson
Québec

Les loges de l'évasion

PAR ANNE FORTIN

Dans la vie de tous les jours, il est fréquent de rencontrer sur notre chemin des obstacles destinés à refroidir, voire à anéantir, le peu d'enthousiasme qu'il nous reste parfois pour accomplir les tâches les plus excitantes : payer son compte de l'Hydro, rencontrer son ou sa t.s. ou simplement consulter son solde au guichet automatique. Et c'est là où, miracle, surgit ce concept sacré sorti de l'imagination des désespérés : l'évasion.

Si l'on considère la gravité de ce sujet, rien n'est moins rigolo, rien n'est plus dramatique. Car l'évasion est née du besoin de se libérer d'un fardeau qui, sous des allures insignifiantes et insipides, tel un Jean Chrétien, peut provoquer crises de panique, arrêts cardiaques, constipation, cauchemars, mépris de tout ce qui arbore une paralysie faciale partielle ou qui s'exprime dans un langage nécessitant un décodeur.

Le moyen d'évasion doit être proportionnel à la gravité du motif.

Il y a les évasions simples et facilement abordables. Pour ma part, un simple bol de toilette avec une bonne gazette ont déjà suffi à alléger certains fardeaux. *Hint* : pour achever ce travail en beauté et poser à la fois un geste ayant une portée sociale certaine, après une bonne diarrhée, on peut se servir d'une page de journal, par exemple celle représentant l'honnête visage de Johnson essayant de persuader la représentante de la marche des femmes pour l'égalité, en mai dernier, de sa sincérité quant à sa volonté de faire quelque chose pour contrer la pauvreté des femmes. L'effet de béatitude et de sérénité est garanti accompagné du sentiment du devoir accompli.

Un autre moyen consiste à interchanger, par l'imaginaire, la tête des victimes du *Terminator II* par celle, fort sympathique, de vos facteurs d'anxiété préférés : votre agent(e) de probation, votre travailleur(se) social(e), votre psychiatre, votre patron, la fille (ou le gars) au guichet de la caisse qui vient de geler votre compte, etc. Cette alternative com-

porte plusieurs avantages, entre autres celui d'éviter de passer aux actes d'une manière concrète et ainsi, d'échapper à l'obligation d'avoir recours à un autre type d'évasion, beaucoup plus complexe celui-là.

Susanne B. m'a enseigné dernièrement un tout nouveau type d'évasion : la chaîne de haine. Il suffit de se réunir avec plusieurs individus, de préférence pompés à bloc et dont les soupapes de tolérance sont sous le point d'expirer (ces caractéristiques sont essentielles



pour obtenir un résultat probant). Installer les bombes humaines en cercle et faites en sorte qu'elles se donnent toutes la main (tâche particulièrement délicate). Le processus consiste pour chacun à psalmodier le nom de la personne responsable de l'écoeurite aiguë en augmentant le tempo et le volume jusqu'à ce que se produise un éclatement au niveau du système nerveux central provoqué par la synergie du groupe pour devenir bêtement ce qu'on pourrait appeler le cri primal, c'est-à-dire une délivrance. Cette méthode est directement inspirée des deux minutes de haine si chères aux personnages opprimés du roman de Georges Orwell, *1984*. C'est une méthode simple et efficace pouvant être également réali-

sable en formation réduite de deux personnes et, avec un peu de discipline, pourra devenir votre exercice quotidien, je sais de quoi je parle et mes proches également.

Vous avez pu constater que, jusqu'ici, je n'ai décrit que des méthodes simples, peu coûteuses et très accessibles. Les facteurs d'anxiété nous guettent quotidiennement et peuvent s'abattre sur nous sans avertir, à toute heure du jour ou de la nuit. Il est donc nécessaire de connaître ces systèmes de défense afin de vivre plus harmonieusement en société et prolonger l'espérance de vie de certains membres de notre collectivité, même si, pour quelques-uns, leur sacrifice ne constituerait pas une grosse perte pour l'humanité (pour exemples, voir ci-dessus).

Ces méthodes comportent cependant une lacune majeure : elles ne peuvent que soulager momentanément la personne en détresse et ne sont utiles que dans des cas bénins d'anxiété passagère.

Ce qui nous amène au centre de notre préoccupation première, qu'est-ce qui motive notre besoin de nous évader?

Si l'on considère le taux de dépression en progression constante dans notre société, toutes les raisons de s'évader sont bonnes. On aura beau faire de la dérision, ce fléau fait des victimes par milliers, peu importe la classe sociale, le niveau d'instruction ou le type de déodorant. Les victimes du mal de vivre, en pleine détresse morale, sont la proie des charognards qui survolent la scène, le coeur et le porte-feuilles grands ouverts, tentant de nous faire croire que c'est par leur intermédiaire divin que nos problèmes seront résolus.

Oui ils sont à l'affût, ces salauds du psycho-mercantilisme qui fondent sur Madame Chose avec leur science pseudo-orientale à la sauce hoisin, les guérisseurs de l'au-delà, les gestaltinistes, les biofeedbackistes à 60 \$ la séance, les rapaces et autres psychotérapeutes à gogo qui guettent les adolescents errants en salivant, essayant de se faire passer pour leurs amis, les psychiatres qui attendent la voie royale pour mordre à belles dents dans les chambardements hormonaux des femmes, leur faisant croire que le syndrome pré-menstruel est bel et bien une maladie mentale et qu'il faut qu'elles prennent beaucoup, beaucoup d'anti-dépresseurs pour s'en sortir.

Si Freud ou Jésus-Christ revenaient sur terre

et voyaient tout ce qu'on fait en leur nom, ils n'en finiraient plus de vomir.

Excusez-moi, vous m'avez prise en flagrant délit d'évasion, mais j'espère que ça vous a fait du bien à vous aussi.

Le malheur réside dans le fait que ces vampires qui nous offrent d'innombrables recettes miraculeuses pour nous en sortir sont de la même farine que les crapules qui sont à l'origine de tous nos maux.

Car nous assistons présentement à un drame en plusieurs actes dont les scénaristes principaux sont nos élus, les élus de nos élus, juges et sénateurs et autres petits fonctionnaires sans aucune conscience sociale qui pondent des projets de loi insipides et qui, non contents de les rédiger, les font entériner par de dangereux déquotientés. La raie poudrée de Westmount par exemple, qui sabre dans les programmes sociaux pour réduire le déficit. De toute façon, la faim, la misère ou la violence conjugale, ça n'a rien à voir avec lui. Il a réussi, lui. Des politiciens américains qui, plutôt que de trouver une solution intelligente au problème de la délinquance et de la misère, rétablissent la peine de mort pour fermer la gueule des vieux réactionnaires racistes et élitistes. La petite baveuse agente de la DPJ qui vient de Sillery et qui vient t'annoncer que t'as pas ce qui faut pour t'occuper de ton enfant ou que tu le nourris mal ou que ton appartement est trop sale pis que, finalement, tu devrais 'consulter' (elle sait de quoi elle parle, son chum est psychologue dans un CLSC).

En voulez-vous d'autres? Les brillants chercheurs en blouse blanche, à la solde des multinationales pharmaceutiques, qui ramassent des sans-abris dans les rues et s'en servent comme des rats de laboratoire en échange d'un demi-paquet de cigarettes ou d'un plat de binnes. Le ridicule petit orienteur de la polyvalente, avec son petit bebac en orientation, qui te toise avec le regard de son père et qui se targue d'en savoir plus long sur toi que toi-même. La petite hypocrite nouvellement arrivée dans les milieux communautaires, une autre lologue, qui a pris sa maîtrise dans une boîte de *Cornflakes*, analphabète fonctionnelle, la mère

Thérèse de service mais qui a peur des lépreux, qui est toujours en désaccord avec tout mais n'a jamais de solution de rechange, qui s'occupe plus de son REER ou de ses avantages sociaux que du psychiatrié qui est en cure fermée et qui crie au secours. L'employé de Robert-Giffard mis en disponibilité depuis un an avec plein salaire qui ne peut pas faire de bénévolat pour les groupes communautaires, parce que le syndicat veut pas.

Lorsque ces images défilent devant moi, j'ai beau me frotter les yeux, elles perdurent et s'accroissent, et c'est là où je comprends que la réalité dépasse la fiction et qu'il faut des nerfs solides comme des cordes de piano pour passer au travers de ce désordre qui pue comme une décharge municipale. Il me revient alors à l'esprit cette magnifique scène tirée du film de Sydney Lumet, *Network*, où, après avoir été congédié à cause des mauvaises cotes d'écoute, un annonceur de nouvelles en dépression demande à la population, en direct à la télévision, d'ouvrir la fenêtre et de hurler en chœur : "je ne peux plus en supporter davantage, j'en ai ras le cul de toute cette merde".

Et voilà, respirons un grand coup. Allons faire du Tai-chi en essayant d'oublier notre pauvre corps malade, mangeons du tofu en essayant d'oublier notre taux de cholestérol, fermons la télé avant que ne viennent nous hanter les images d'enfants mutilés en Bosnie, de femmes brûlées vives par leur mari en

Inde ou de foetus de petites filles dans les poubelles de Pékin. Ajoutez à cela *Scully rencontre Johnson* et la coupe est pleine.

Je ne vous apprends rien, les raisons de vouloir s'évader sont multiples. Mais faudra-t-il attendre, comme Travis Bickle, "qu'une grande pluie vienne nettoyer toute cette pourriture" ? (*Taxi Driver*, 1976).

Malgré notre pauvre latitude, il est toutefois possible d'agir et de se comporter en être libre et affranchi des préjugés et du conformisme malsain qui ne tendent à faire de nous que de pauvres répliques humaines, sans saveur, sans odeur, sans goût, sans opinion.

J'ai foi en l'être humain, surtout en celui qui se croit sans pouvoir et, étant donné que mon karma est "*small is beautiful*" du fait que je n'ai pas le choix, je vous laisse sur quelques recettes d'évasion dont le rayonnement procure un soulagement absolu et permanent.

Dites à votre boss que ses jokes racistes sont aussi pauvres que son quotient intellectuel, quitte à perdre votre job; refusez de passer un test de psychologie québécoise de deux heures pour une job de manutentionnaire; déchirez le relevé d'honoraires médicales du sale bandit qui n'a même pas daigné prendre le temps de vérifier votre tension (à quinze patients à l'heure, ça se comprend); refusez de vous habiller comme un mannequin vedette sous prétexte qu'en tant que réceptionniste, vous devez véhiculer une image parfaite de la compagnie, même à 6,50 \$ l'heure; refusez de serrer la main à la crapule qui fait les rues comme une pute pour vous convaincre que, si vous votez pour lui, vous vivrez dans l'harmonie la plus totale.

Vous verrez, ça marche et c'est très gratifiant sur le plan humain.





Métamorphose
ATELIER BOUTIQUE

Atelier-Boutique
Métamorphose S.E.N.C.

<p>ATELIER</p> <ul style="list-style-type: none">• Formation • Transformation• Récupération <p>Maryse Cournoyer Tél. : (418) 649-7234</p>	<p>BOUTIQUE</p> <ul style="list-style-type: none">• Vente • Consignation • VêtementsH & F neufs et recyclés <p>Élise Pigeon Tél. : (418) 649-8801</p>
------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

883, rue St-Jean, suite 200, Québec (Québec) • G1R 1R2

La Quête - vol. 1, num. 2 - spécial évasion

L'Alcatraz intérieur

PAR BERNARD ST-ONGE

Je suis prisonnier.

Prisonnier de moi-même, du système hospitalier, de ma trop grande sensibilité qui m'empêche de vivre "normalement" à l'extérieur du Grand Château aux *Mille fenêtres*¹ grillagées, le plus grand hôpital de la belle province; le CHR².

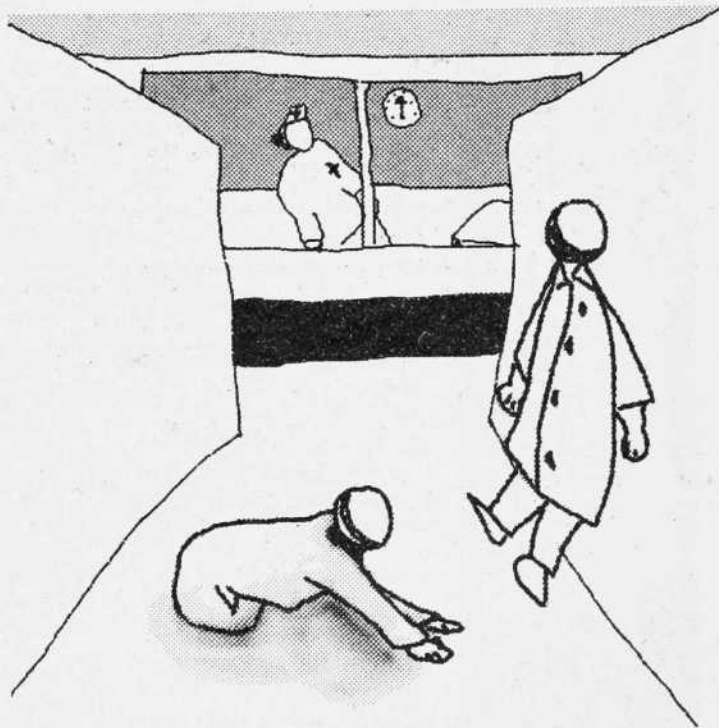
Mais je m'évade à tous les jours pendant quelques minutes, pendant une heure. Je m'évade en jouant au ping-pong avec mes "codétenus", en jouant aux échecs, aux cartes, en faisant une patience (j'en ai bien besoin). Je suis à la merci de mes geôliers qui reçoivent leurs ordres du mage, du maître, grand détenteur des potions.

Des fois, les pilules ont du bon. On dort mieux, on est moins excité, on est stone, gelé, on vient moins vite pis mes blondes aiment ça!

Je pourrais m'évader physiquement comme J.P. l'a fait avec sa passe jaune d'une demi-heure (jaune = à l'intérieur des limites des murs et du terrain). S'évader, mais pour aller où? Ce qu'on ne peut pas fuir, ni confronter, ni dompter est au dedans de nous. Subconscient, inconscient, conscient, moi, Surmoi... Arggg! "Laissez-nous tranquilles, tranquilles, juste une minute, une heure s.v.p.". J.P. lui, s'est évadé. Il est parti sur une go, au mail, il a piqué des bottes de travail et il les a vendues 20 \$, a fait une ligne de coke et, vers une heure du mat', il est revenu de lui-même à l'hôpital parce qu'il pleuvait. Sinon, il aurait bien aimé voir les étoiles. Résultat, il a perdu ses passes pour deux semaines.

Deux longues semaines à être confiné à son département d'où il s'évade comme moi, par l'imagination. On est dangereux que pour nous-mêmes. Pas pour les autres.

Aussi, on peut piquer du pain à la mini salle à manger et nourrir les oiseaux sur le balcon. Vous savez, les goélands, ces proscrits, ces rats du ciel. Pourtant, *Jonathan Livingstone*, que j'ai visionné dans un camp de pastorale au secondaire, n'était-il pas le nom d'un goéland aux mille vertus?



S'évader en parlant, discutant, riant, blaguant, avec mes semblables. Rire des préposés, des infirmiers, des docteurs. Ah! les maudits docteurs! Surtout ceux qui n'ont jamais pris de pilules! Qui n'ont jamais eu d'effets secondaires!

Se réfugier dans son lit, dans son dortoir, quand quelqu'un pique une crise parce qu'il n'en peut plus d'être enfermé.

On peut aussi s'évader avec un *Pepsi*, mais il faut de l'argent; il faut aussi un commissionnaire, c'est-à-dire quelqu'un qui a des passes.

S'évader. Oh oui! S'évader dans les yeux de la visite, rare, qui vient nous voir, qui vient

nous parler de l'extérieur, qui vient nous encourager, qui nous amène du tabac, des biscuits ou encore des fleurs. Inutile d'essayer de les retenir, ils ont une vie à mener, à l'extérieur. Pendant que nous, on reste à l'intérieur et qu'on économise nos bonsbons reçus, ou qu'on ressasse le souvenir de la belle visite.

Mais faites taire celui qui bâche dans la porte de la salle d'isolement! Mon Dieu, vite mon lit, mon Baladeur radio pour avoir des nouvelles du monde "normal", ou mon Baladeur cassette avec de la musique sans paroles pour une détente Zen. Les faibles d'aujourd'hui seront les forts de demain.

Attention, quand on aura réglé nos problèmes, on prendra notre place dans la société "normale". Et ça dérangera peut-être vos petites habitudes.

L'héroïne du film *Terminator II* réussit à s'évader d'une salle d'isolement. Comme plusieurs d'entre nous, elle avait peur de la guerre nucléaire. C'est de la fiction, bien sûr, mais au CHR², la réalité dépasse souvent la fiction. Selon plusieurs témoignages d'usagers, pendant que plusieurs employés dorment pendant la nuit, plusieurs volent ou même violent. Il y a déjà eu 5 000 patients à Robert-Giffard et avec la *désins*, aujourd'hui il n'en reste plus que 1 500. Les 2 200 qui sont dehors ont besoin des groupes communautaires pour trouver refuge et réconfort.

P.S. En attendant, je suis libre, je suis en amour, j'ai rencontré une jolie patiente, et l'on s'aime, je suis heureux. Je ne sais pas combien de temps cela durera. Peu importe au fond. Ce qui compte, c'est l'instant présent et l'ivresse de l'amour naissant.

1 «Mille fenêtres», livre récent portant sur l'historique du Centre hospitalier Robert-Giffard

2 CHR²: Centre hospitalier Robert-Giffard



1-976-évasion

PAR MARTIN BILODEAU

Il y a parfois des problèmes dans la vie que l'on voudrait fuir à tout prix, cela s'appelle l'évasion. L'histoire qui suit est une réalité que j'ai vécue l'an dernier au mois de mai et qui se vit encore aujourd'hui. Tout a commencé après deux ans de concubinage avec une petite amie de coeur que j'aimais beaucoup quand soudain, la rupture se pointa à l'horizon. C'était devenu inévitable.

J'ai vraiment tout fait pour reconquérir son amour mais... cause perdue, il était trop tard. De retour à la maison, je me suis mis à pleurer sans arrêt et, pour m'enlever ce désarroi, je me suis mis à appeler tous mes copains pour leur annoncer la mauvaise nouvelle. Plus tard, ils sont venus à la maison pour me remonter le moral. À un moment donné, l'un d'eux me parla d'une ligne rencontre. Je lui ai répondu que ce n'était pas un appareil dont j'avais besoin, mais de ma blonde. Plus tard dans la soirée, je lui demande de me donner ce fameux numéro de téléphone pour que je puisse l'essayer. C'est alors que les troubles ont commencé.

Nous sommes le lendemain dans la nuit. Il est près de deux heures et je n'arrive pas à trouver le sommeil. Je ne fais que penser à ce qui m'est arrivé la veille. Je verse des larmes sans arrêt. Soudain, une lumière s'allume dans ma tête. Je me dis qu'il faut arrêter de penser à elle, que je dois fuir ces pensées qui me hantent. Je pense à "La ligne rencontre". Je me lève du lit et je me dirige vers l'appareil téléphonique. J'ai un peu le trac, mais je décide de tenter ma chance quand même.

J'ai décroché l'appareil et composai le 1-976... je réponds à toutes les conditions d'appel et je fais ma première conversation. À ma grande surprise, j'ai au bout de la ligne mon ex-amie qui faisait elle aussi de la ligne-rencontre. Je n'en revenais pas. Je l'ai engueulée car je me sentais trahi. Après cela, j'ai fait beaucoup de conversations durant la nuit. Des tas de filles m'appelaient et je me suis senti aimé par le monde entier. Puis, je suis allé me coucher; il était environ six heures du matin et j'ai dormi toute la journée. À mon réveil, je suis retourné sur le système comme ils disent. J'adorais ça. Je suis resté toute la journée, toute la soirée et toute la nuit pendu au téléphone. J'étais totalement addict du réseau. Je me sentais heureux, je ne pensais plus à mon ex-amie et je ne sor-

tais plus avec mes copains. Tout cela a duré une quinzaine de jours presque sans interruptions. C'est tout juste si je pensais à manger. À un moment donné, une charmante demoiselle me laissa un si beau message que je décidai de lui répondre. Elle y disait qu'elle voulait me rencontrer, car elle me trouvait attirant. Enfin une fille qui m'aime vraiment! Je lui laisse mon numéro et elle m'appelle aussitôt. Nous avons fixé notre premier rendez-vous dans un bar de la Grande-Allée et, comme nous ne nous connaissions pas, on s'est donné une brève description de notre personne, j'étais fou de joie à l'idée de rencontrer cette fille et j'arrivai là-bas cinq minutes avant l'heure prévue. Je sentais un énorme tremblement de terre en moi, tellement j'étais nerveux. Dix minutes plus tard, elle n'était toujours pas là; trente minutes plus tard, toujours rien. À minuit trente, je décidai de m'en aller. Sur le chemin du retour, je me disais que la seule rencontre que j'avais faite était celle de ma bouteille de bière... Pas très jaseuse, cette compagne. De retour au bercail, je me suis aperçu que j'avais un message sur mon répondeur, c'était elle! Elle me donna une raison que je n'acceptai malheureusement pas. Encore une qui venait de se foutre de moi. Dès le lendemain, je recommençai à téléphoner, et ce fut un peu plus rose par la suite. J'ai fait la rencontre d'une douzaine de filles et j'ai eu plusieurs aventures d'un soir. Pas facile de chercher l'âme soeur avec un téléphone.

Enfin, le premier du mois, je vais à la poste chercher mon chèque d'aide sociale et je constate que j'ai reçu aussi mon compte de téléphone. L'enveloppe était vraiment épaisse, j'avais à choisir entre l'oeuf (le chèque) ou l'enveloppe (le compte de téléphone). Je choisis l'enveloppe et je constate avec stupéfaction que ma facture de téléphone s'élève à 700 \$.

J'étais tellement découragé que je n'ai même pas pensé à ouvrir mon oeuf. Que faire? Je n'ai pas les moyens de payer cela en plus de

mon loyer et ma nourriture. Je contacte la compagnie de téléphone et je n'arrive pas à négocier un arrangement à l'amiable. Je vais donc voir ma propriétaire pour savoir si je peux payer mon loyer plus tard, elle refuse aussi.

C'est à ce moment que je décidai de fuir mes problèmes avec les filles, avec la compagnie de téléphone et ma propriétaire. À tous les jours, je partais de bonne heure et je ne revenais que le soir, très tard. Quand j'étais à la maison, ma caisse de bière me tenait compagnie. Au bout de deux mois, je me fais couper le téléphone et, une semaine plus tard, je me fais expulser. J'étais dans la rue, je pris mon courage à deux mains et communiquai avec ma mère afin qu'elle puisse me dépanner quelque temps. Elle accepta, sous quelques conditions: soit régler mon problème de boisson et prendre des arrangements avec la compagnie de téléphone et la propriétaire. Je suis allé voir un travailleur social au CLSC, car j'avais la mine à terre et je pensais à mon ex-amie, au service 1-976, aux problèmes que j'ai causés à ma propriétaire et toute la merde que

je vivais. Il m'écouta attentivement et cela me fit du bien. C'est alors que je commençai à régler mes problèmes un à un. J'ai pris contact avec une avocate du centre-ville et j'ai fait toutes les démarches afin de prendre un arrangement avec les personnes concernées. Plus tard, le travailleur social m'offrit un logement subventionné. Je rencontrai mon

nouveau propriétaire et il accepta de me le louer.

Aujourd'hui, je vais beaucoup mieux, je ne fais plus de conversations 1-976... Je ne pense plus à mon ex-amie, je finis ce mois-ci de payer mon compte de téléphone de l'an passé et il me reste seulement à terminer de payer mon ex-logement pendant quelques mois. J'ai compris qu'il ne faut pas essayer de contourner les obstacles, mais y faire face. Depuis que j'ai connu l'existence du journal *La Quête*, je m'implique à raison de vingt heures par semaine dans un programme Extra et je fais des efforts pour ne plus m'évader de mes petits bobos.



Le bout du tunnel

PAR MARIE-DENISE LEBLANC

A 12 ans, Pascal consomme déjà du haschisch. Pour sa première expérience, il vole de la drogue à son frère aîné qui est revendeur. Il est curieux de connaître l'effet. Il en éprouvera peu de plaisir, mais en reprendra de plus en plus souvent... malgré le peu de plaisir que ça lui apporte.

Si tu n'aimais pas ça, qu'est-ce qui te poussait à continuer?

Je ne sais pas. Ça a pris quelques années avant que j'en vienne à une consommation régulière. Entre-temps, j'ai commencé à boire pour m'évader de la réalité.

Dans quelles circonstances as-tu pris de l'héroïne pour la première fois?

J'avais vingt-deux ans. Je revenais de l'Ouest canadien où j'avais travaillé quelque temps. J'avais gagné pas mal d'argent et l'avais tout dépensé. J'étais donc fauché. Je vivais à Montréal grâce à mes chèques d'assurance-chômage et passais la plupart de mon temps dans les bars, écoeuré de la vie, blasé. Je n'avais même pas le courage de retourner à l'école.

À cette époque, le frère de mon amie consommait de l'héroïne et en vendait. Lorsqu'il n'avait pas d'autre endroit où aller, il venait chez nous faire ses piqûtes. Il m'en a offert à quelques reprises mais j'ai refusé. La troisième fois qu'il m'a proposé d'essayer, c'était la Veille de Noël, je n'avais pas vraiment de contacts familiaux à ce moment-là et j'ai eu le vague à l'âme. Alors j'ai fini par accepter. J'ai aimé ça, instantanément. Mes angoisses ont disparu, il n'y avait plus rien à mon épreuve comme si mes soucis s'étaient effacés en quelques secondes. Mon entourage - surtout mon amie, qui en consommait elle-même - m'a mis au courant du danger de l'héroïne mais je m'en foutais. J'étais si bien! Enfin! Tout ce qui comptait pour moi c'était de sentir à nouveau ce bien-être, d'arrêter de me tourmenter avec la vie. L'héroïne était un moyen facile pour y arriver alors j'ai continué. J'ai demandé à son frère de venir plus

souvent, j'ai rencontré ses amis et je me suis mis à consommer de façon plus régulière.

Quelle était la fréquence de tes injections?

L'ascension a été assez rapide. Dès la deuxième semaine, j'ai demandé à mon amie d'appeler son frère et d'en trouver au plus vite, car j'avais réellement le goût d'en prendre. Les mois qui ont suivi demeurent flous dans ma mémoire. Je me souviens que je m'injectais de l'héroïne trois ou quatre fois par semaine et qu'au bout de six mois, j'étais tout à fait accro.

Dans le but de continuer nos cours au cégep, nous avions



décidé, ma copine et moi, de déménager à St-Hyacinthe. De là, je me rendais régulièrement à Montréal pour me procurer de quoi me faire une injection. Nous avons vécu comme ça pendant quelques mois...

Physiquement comment te sentais-tu?

J'allais assez bien jusqu'au jour où j'ai réalisé que j'avais un besoin impérieux d'héroïne.

Quels étaient alors tes rapports avec ta

famille ? Était-elle au courant de ton état?

Ma mère avait quelques doutes. Un jour, elle a reçu, adressée à mon nom, une lettre provenant de l'Inde et contenant de la morphine. Un ami là-bas m'envoyait de la drogue que je revendais ici. Cet argent devait me permettre d'acheter un billet d'avion pour me rendre aux Indes. À ce moment, ma copine était déjà sur place et je voulais, à tout prix, aller la rejoindre.

Il y avait aussi la drogue, non?

Rendu là-bas, la drogue devint rapidement ma priorité. Je suis revenu ici au bout de cinq mois et je suis retourné aux Indes deux mois plus tard, seul, avec l'intention de ramener de l'héroïne pour la revendre. Mais, entre-temps, ma consommation avait augmenté. J'en étais rendu à me faire une injection aux quatre heures. Sans ça, je ne me possédais plus.

Au bout de quelque temps je me suis retrouvé fauché, plus rien, j'ai tout vendu : mon passeport, ma caméra et mon sac à dos. Tout ce qu'il me restait c'était un sac en toile presque vide; j'ai même vendu mon linge. Alors j'ai commencé à voler les touristes. J'avais des contacts à New-Delhi. Je leur donnait de la marchandise volée en échange d'héroïne.

J'étais alors rendu à un niveau très avancé dans ma consommation. J'étais un vrai junkie. L'héroïne était ma seule raison de vivre. Je me détruisais et je le savais mais ça n'avait aucune importance. Ce qui comptait, c'était le fixe aux quatre heures. Je préparais mes injections avant de me coucher et à trois heures du matin je me levais pour m'en faire une. C'était le mal physique qui me réveillait, j'étais en manque, c'était une question de survie. Et le matin, ça recommençait...

Comment s'est passé ton retour à Québec?

Revenu chez nous, j'ai recommencé la même vie. Je consommais beaucoup plus que j'arrivais à vendre. Tout l'argent que je gagnais, je l'utilisais pour satisfaire mon besoin grandissant d'héroïne. Comme je ne réussissais plus à me procurer ma dose, j'ai commencé à voler dans les commerces. J'étais tellement malade que j'étais prêt à n'importe quoi pour avoir de la drogue.

Lors d'un vol dans un magasin, je me suis

fait pincer. On m'a emmené en prison. J'étais si désabusé, si défait, que j'ai avoué tous mes vols précédents. On m'a gardé quelque temps en dedans. C'est une expérience douloureuse que je ne veux jamais oublier.

Ensuite, j'ai passé en cour mais, comme je n'avais pas d'antécédent judiciaire, je n'ai pas eu de sentence. J'ai vécu mon sevrage en prison. En sortant, je suis allé chez ma mère qui n'avait pas voulu me recevoir à mon retour de l'Inde car j'étais tellement amaigri qu'elle avait eu peur. Mais cette fois, elle voyait bien que j'avais besoin d'aide et m'accueillit. Elle se sentait bien impuissante devant tout ça, elle essayait de m'aider en me suggérant des choses, mais je pensais encore être capable de m'en sortir seul. Dès que j'ai reçu mon chèque d'aide sociale, je suis retourné dans le milieu pour consommer jusqu'à mon dernier sou. J'étais convaincu que le reste de ma vie se passerait comme ça. Mes jours étaient comptés.

Mais j'ai tellement eu peur de mourir que j'ai fini par écouter les suggestions de ma mère. Avec son aide, j'ai entrepris les démarches pour aller à Portage, car il fallait que l'on me sorte du trafic. Ma seule issue était de m'isoler pour un certain temps pour penser à autre chose et prendre soin de moi. J'étais défait et j'avais peur, mais j'avais encore une conscience pour me dire qu'il était temps de faire quelque chose.

Comment ça se passait à Portage?

À l'époque, la durée de la thérapie était de douze à quinze mois. À l'été 83, j'étais enfermé depuis six mois, j'avais besoin d'air, je n'en pouvais plus alors j'ai abandonné et j'ai quitté Portage.

Dans l'autobus qui m'emmenait à Montréal, j'étais dans un état d'angoisse indescriptible. Je n'avais aucun moyen pour m'apaiser, rien à quoi m'accrocher. Depuis, j'ai appris qu'un tel moyen existe : les Alcooliques Anonymes. Mais à cette époque, j'étais démuné spirituellement et j'avais très peur de moi, de ce qui allait m'arriver. En arrivant en ville, le premier réflexe que j'ai eu, a été de m'injecter une dose d'héroïne. Pendant une semaine je me suis défoncé. Au bout de ce temps, je me suis dit : "T'as passé seize heures par jour pendant six mois en thérapie pour en arriver là!"

Suite à cette réflexion que j'appelle un «réveil», j'ai arrêté complètement de consommer et je me suis jeté à corps perdu dans le

sport. Je faisais 50 km par jour à bicyclette. Ça m'aidait beaucoup. Mais dès qu'est arrivé l'automne, je me suis remis à boire croyant que l'alcool ne constituait pas vraiment un problème. Pourtant, dans mon for intérieur, je savais bien que je me contais des histoires et que j'étais également pris avec un problème d'alcool.

Aujourd'hui tu ne consommes plus ni alcool ni drogue. Comment as-tu fait pour t'en sortir?

Ma prise de conscience s'est opérée en deux étapes. Au cours de ma thérapie à Portage, j'ai réalisé qu'il me restait des valeurs et qu'elles pouvaient me permettre de m'en sortir. Ma destinée était peut-être de passer par là mais sûrement pas de finir mes jours comme ça. Alors, j'ai décidé de ne plus jamais toucher à l'héroïne. Mais il restait l'alcool. Je dois vous dire que j'ai commencé à boire à l'âge de quinze ans. Le jour de Noël 1991, alors âgé de trente-quatre ans, je ne consommais plus de drogue mais j'en étais venu à prendre mon verre du matin. L'alcool, comme la drogue, apaisait mes angoisses et me permettait de dissimuler mes émotions. La période des Fêtes passée, je me suis retrouvé complètement battu, incapable de continuer comme ça. Par je ne sais quel miracle, j'ai trouvé la force de retourner chez les Alcooliques Anonymes que je fréquentais de façon sporadique depuis 1984. Cette fois, j'étais sincère et prêt à abdiquer. Il y a près de quatre ans de ça et je poursuis toujours ma démarche avec la fraternité A.A.

Aujourd'hui, lorsque tu repenses à tout ça,

qu'est-ce que ça te fait vivre à l'intérieur?

Il s'agit d'une période noire de ma vie où j'étais incapable de faire face à la réalité. L'important aujourd'hui pour moi est de demeurer abstinent, loin du monde de la consommation. Je sais que j'ai fait de la peine à bien des gens et ça été difficile pour moi de l'accepter. Mais je ne renie pas cette période-là, car ça fait partie intégrante de ma vie et je dois apprendre à m'en servir pour mieux vivre aujourd'hui.

Qui parmi les consommateurs de drogue ou d'alcool peut se rendre à l'héroïne?

N'importe qui peut se rendre là. Du plus pauvre au plus riche, du plus fin au plus fou. Je pense que le milieu que l'on fréquente y est pour beaucoup. Il s'agit parfois d'un simple concours de circonstances : tu es désespéré, tourmenté, tu veux sortir de ton malaise. Ça se présente à toi de façon répétitive et un bon jour tu te dis : "Pourquoi pas?"

Que dirais-tu à celui qui a un problème de drogue?

La seule façon pour moi d'aider quelqu'un, c'est de lui parler de moi, lui dire ce que j'ai vécu. Selon moi, il serait malvenu de donner des conseils. Transmettre mon message est une bonne façon pour moi de rester sobre et tant mieux si je peux aider quelqu'un en le faisant.



BLOC
QUÉBÉCOIS

AVEC LES HOMMAGES DE
CHRISTIANE GAGNON

Députée de Québec

*Hommage à l'équipe dynamique du Journal
La Quête, la tribune par excellence de ceux et
celles qui, jusqu'à maintenant, étaient sans
voix*

Christiane Gagnon

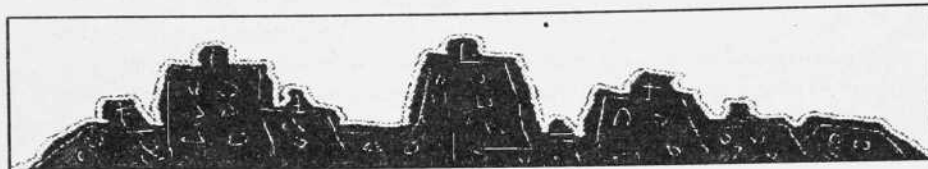
Députée

Chambre des communes
Pièce 251, Édifice Wellington
Ottawa (Ontario)
K1A 0A6
Téléphone: (613) 992-8865
Télécopie: (613) 995-2805

320, St-Joseph est, bureau 200
Québec (Québec)
G1K 8G5
Téléphone: (418) 523-6666
Télécopie: (418) 523-6672

Dans la rue

PAR JEAN BLANCHETTE



Par une de ces belles et chaudes soirées de cet été, dans les environs du Parc des Braves, je suis tombé sur un étrange individu, déambulant ici et là, à la recherche de bouteilles vides.

«Tiens, me suis-je dit, en voilà un qui n'a pas le physique de l'emploi...» Cela m'a intrigué. Aussi, me suis-je approché afin d'engager la conversation. Après m'avoir emprunté quelques dollars, il a couru au dépanneur du coin pour revenir avec de la bière. Prestement, il en ouvre une. Je lui fais part de mon inquiétude, car il est interdit de consommer dans le parc. Il me répond en riant: «Casse-toi pas la tête, c'est un parc fédéral, ils sont bien trop lâches pour débarquer de leur char!». Après cette petite explication, il avale, satisfait, une bonne lampée et commence ouvertement à me conter sa vie. Curieux, j'écoute d'une oreille

attentive, car ce personnage me semble sympathique. Il émane de son regard un je-ne-sais-quoi d'intelligent et d'énergique.

Il parle beaucoup et dans ses paroles, on devine facilement le désespoir d'une vie gâchée.

L'homme me raconte qu'après avoir complété une maîtrise en éducation spécialisée, il s'est retrouvé dans une classe pour adolescents ayant des troubles de comportement et des handicaps physiques ou mentaux.

«J'ai fait cette job de fou durant vingt-cinq ans. C'est dur de constater que la plupart de mes efforts furent inutiles et que j'ai en plus perdu l'estime de mes collègues de travail. En effet, au fil des ans j'étais devenu le mouton noir, celui à éviter et considérer à l'égal de ses étudiants. J'ai fini par sombrer dans l'al-

coolisme.

Pendant cette période, j'avais fondé ma propre entreprise. J'avais développé un nouveau produit pour les grands brûlés, soit des pièces de vêtement améliorant le sort des patients, en réduisant l'inconfort et améliorant la cicatrisation.»

Une fois son entreprise mise sur pied et prospère, l'homme se fait lâchement dérober ses contacts. C'est la catastrophe. Découragé, il sombre dans un profond désarroi.

Quelques jours après notre conversation, il m'a invité chez lui. Le seul mot qui me vient à l'idée pour décrire l'esprit de son appartement est «vide». Vide de tout. Mais, habitant ce vide, un chat auquel il tient plus qu'à lui-même.

Aujourd'hui, notre ramasseur de bouteilles semble reprendre le dessus. Après de petits ennuis avec la police, l'entrepreneur semble avoir refait surface en lui. Il bouillonne d'idées constructives et, me dit-il, ne pense plus qu'à une chose : combler par l'imagination et l'action ce vide qui régnait en lui.

Pour notre ramasseur de bouteilles, sa situation actuelle ne peut être que temporaire : c'est des vacances, se plaît-il à répéter.



ANIMALERIE ST-JEAN-BAPTISTÉ ENR.



665, Saint-Jean
Québec
G1R 1P7
Tél.: 529-0801

Dépositaire des produits
Hagen - Riga - Nutrience

TABAGIE ST-JEAN ENR. COMPTOIR POSTAL ST-JEAN BAPTISTE

620, RUE ST-JEAN
QUÉBEC, (QUÉBEC)
G1R 1P8

522-5923

ÉPICERIE POULIN ENR.

BOUCHERIE - BIÈRE ET VIN - PAIN FRAIS DU JOUR
OUVERT TOUS LES JOURS DE 8 À 23 HRES
SERVICE DE LIVRAISON GRATUIT

795, SAINT-OLIVIER, QUÉBEC - 525-8653

529-3290

salon paris france

Jacques Dallaire

— Quatre stylistes
— Coupe mode
— Teinture, permanente
— Spécialiste en brushing

450, St-Joseph Est
Québec, (Québec)
G1K 7Y1
(Mail Centre-Ville)

Touche pas à mes camelots!

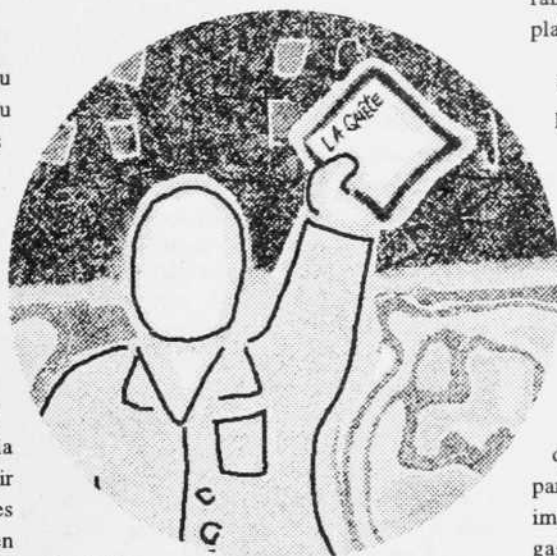
PAR NICOLE LECLERC

Camelot, Camelot, dis-moi ce que tu fais avec ton argent, je te dirai qui tu es! Hé oui, ami lecteur, certains citoyens bien pensants qui se sont procuré *La Quête* sur la rue se sont donné le droit de poser la question suivante à quelques camelots: "Qu'est-ce que tu fais avec ton argent?"

Permettez-moi de réagir. Mesdames et Messieurs (et je m'adresse ici à ceux qui ont osé poser une telle question), quelle serait votre réaction si on vous apostrophait de la sorte? Et puis, qu'est-ce que vous voulez savoir au juste? Voulez-vous un bilan exhaustif des revenus et dépenses de ces camelots ou bien vous contenteriez-vous d'une réponse claire et honnête du genre: *c'est pas de tes affaires?* Tentons, par une petite mise en scène, de deviner votre réaction.

Je déambule tranquillement sur la rue St-Jean, sac à journaux en bandoulière et croise *Monsieur Chose*, costume, cravate, qui occupe un emploi à l'édifice Y. Je lui offre un produit, en l'occurrence un bon journal destiné à élargir sa grille d'analyse, en échange d'une contribution, une pauvre obole, qu'il pourra accepter ou refuser à sa convenance. De plus, si par quelque propos déplacé de ma part, je heurte sa susceptibilité, il aura toujours le loisir de porter plainte puisque j'arbore au cou une carte plastifiée, qui signale formellement mon identité pour le rassurer. Donc, il accepte, dépose généreusement son canard flamboyant dans ma main tendue et reconnaissante et, tout à coup, je lui demande à brûle-pourpoint ce qu'il fait avec son argent. Il est à prévoir que la susceptibilité de *Monsieur Chose* sera touchée, qu'il me trouvera impertinente, qu'il portera plainte aux responsables du journal et il aura raison. Sauf que, - et corrigez-moi si je me trompe, - *Monsieur Chose* n'arbore pas au cou de carte plastifiée me permettant de l'identifier et ainsi, de porter plainte à mon tour si *Monsieur Chose* me pose une telle question. Deux poids, deux mesures, deux mondes, dont l'un se croyant supérieur à l'autre.

De toute évidence, le camelot n'en a rien à



foutre de ce que *Monsieur Chose* fera avec son argent. Que *Monsieur Chose* paye son hypothèque, ses deux chars, sa piscine, son psychothérapeute, son club sportif, ses achats hebdomadaires à la SAQ et que sais-je encore? *Who cares?* On en a rien à cirer, ce qui prouve notre ouverture d'esprit et notre parfaite assimilation du mot *Liberté* (Kâliss!). Tout le monde a droit à sa vie privée n'est-ce pas *Monsieur Chose?*

Je sais, vous me répondrez que la question est tout à fait justifiable étant donné que quelques camelots tenteront de s'évader dans de douteuses substances ou encore de noyer certaines blessures, - allez donc savoir lesquelles - dans les affres de l'alcool et que vous ne voulez pas participer à leur déchéance. La question est injustifiable. Parce que tous ne sont pas *accros* à la dope ou l'alcool et que, pour la majorité, cet argent est un coup de pouce. Voilà la réponse. Un coup de

pouce pour louer une chambre pour un mois, histoire de quitter enfin une ressource d'hébergement temporaire. Ce sera aussi l'opportunité de se payer un film, de manger au restaurant plutôt qu'à Lauberivière, d'acheter un petit cadeau à sa blonde, de s'offrir une paire de jeans. Pour eux, ça change le monde parce que ça leur permet de s'évader temporairement de leur misère, de se faire un peu plaisir. N'est-ce pas légitime *Monsieur Chose?*

Nous les bien-nantis, nous comprenons l'importance de se faire plaisir et nous nous plaçons à dire que nous le méritons. Est-ce que le plaisir serait devenu le privilège des nantis de la société, les pauvres devant justifier leurs maigres plaisirs?

Franchement, j'ai honte pour vous *Monsieur Chose* qui avez osé poser une question aussi condescendante. Quand on demande à un camelot ce qu'il fera avec son argent, on blesse sa dignité parce que, derrière cette question qui peut vous paraître anodine, se cache le préjugé, féroce et implacable. Ce qu'ils font avec leur fric bien gagné ne regarde personne d'autre qu'eux, car ce qui est bon pour vous est aussi bon pour eux. Finalement, *Monsieur Chose*, sachez que ces camelots, pour la plupart âgés de moins de trente ans, sont exclus du marché du travail, marché que vous occupez confortablement. À mon humble avis, être camelot est un métier honorable, digne de considération et de respect. Heureusement que la majorité des citoyens qui ont acheté *La Quête* sur la rue ont compris cela.



CAISSE POPULAIRE DE QUÉBEC

550, rue Saint-Jean
Québec, (Québec)
G1R 1P6

Téléphone: (418) 522-6806
Télécopieur: (418) 522-2365

Nos camelots racontent...

Bonjour amis lecteurs volontaires.

On m'a offert d'écrire mes impressions et commentaires sur mon expérience de camelot du premier journal de la rue de Québec *La Quête*. Je dois avouer ne pas savoir combien d'exemplaires exactement j'ai vendu, ni combien j'ai fait d'argent, mais ce que je sais, c'est que le climat était parfait à tous les niveaux.

Souvenez-vous de la belle température du mois de juillet, fantastiques vacances de la construction. Plein de beau monde en ville de tous les azimuts et il y avait moi, heureux d'être de retour à la Vieille Capitale, mais sans le sou. À Lauberivière, les vacances s'annonçaient longues et plates.

Quand les gars de *La Quête* m'ont offert ce journal dans la rue, ils m'ont expliqué que je pouvais en distribuer également. Je n'y croyais pas vraiment. En effet, je n'étais pas conscient de l'excellente publicité que l'événement avait eue, ni de la générosité des citoyens et touristes de Québec. Sans oublier la qualité du journal en général.

Beaucoup m'ont vu à la télé. J'étais devenu une vedette en une journée. Les deux semaines qui suivirent se déroulèrent comme par enchantement. Je n'ai eu à dormir que quatre jours à "Laube". Je pouvais me nourrir, me payer des cigarettes et des moments de détente. J'ai économisé et organisé mon affaire pour ne pas manquer de journaux le matin et le soir, car mon fournisseur était ouvert de 9 à 5.

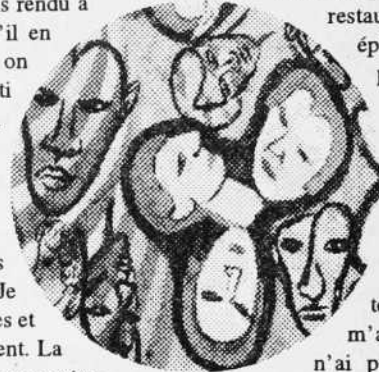
Dans les jours suivants, j'ai passé le mot à d'autres, leur donnant des instructions et des trucs. Tous les jours, des lecteurs me donnaient leurs encouragements et critiques sur cette belle initiative communautaire.

En conclusion, je félicite et remercie toute l'équipe de *La Quête* qui a fait un travail pour moi et tous les autres. Mais surtout, un immense merci à la générosité de nos lecteurs car, grâce à vous, les vacances 95 à Québec furent plus trippantes. Je me suis trouvé un loyer, un travail, j'ai rencontré plein de beau monde et j'ai eu un véritable plaisir à distribuer et discuter avec les lecteurs. Bonne continuité avec ou sans moi, c'est bien parti pour la vie!

Un itinérant

L'idée de devenir camelot pour le journal *La Quête* m'est venue en voyant un reportage sur le lancement du journal. Je me suis dit que c'était quelque chose d'intéressant. Les emplois étant de plus en plus rares et les employeurs de plus en plus sélectifs en ce qui concerne la scolarité, l'apparence et la fameuse expérience, le journal était pour moi un bon moyen de faire de l'argent et de me faire sortir de la maison. Je me suis rendu à l'Archipel pour voir qu'est-ce qu'il en était. Je n'avais pas d'argent, alors on m'en a *backé* vingt. Je suis parti avec mon sac en bandoulière, direction Complexe G, mon territoire désigné. Je me suis dit: "Ça va me prendre la journée vendre tout ça!" Eh bien non, au bout de quarante-cinq minutes, je les avais tous vendus. Je n'en revenais pas. Je suis descendu en rechercher d'autres et je les ai tous vendus aussi facilement. La première journée, j'ai vendu environ quatre-vingt journaux. Ça m'a permis de faire de l'argent honnêtement. J'en ai profité pour emmener ma blonde au restaurant. Pour une fois, c'est moi qui ai payé. J'ai continué le lendemain et les jours suivants et j'ai été en mesure de m'ache-ter des choses que je n'aurais pas pu me procurer avant le prochain chèque de BS. La plupart des gens qui m'achetaient le journal avaient une réaction positive envers moi, ce qui me rendait la tâche facile et me motivait à continuer à vendre des journaux; les gens qui l'avaient déjà acheté n'avaient que de bons commentaires. J'avais l'impression de passer un message et d'ouvrir les yeux de ceux qui ne connaissaient pas le monde de la rue. Si j'ai réussi à sensibiliser ces personnes, je me dis tant mieux. En fin de compte, le journal m'a permis de travailler, de faire de l'argent et de sortir de mon isolement. Tout comme les acheteurs du journal, j'ai bien hâte au prochain numéro.

Stéphane Vidal




Quand j'ai commencé à vendre *La Quête*, il était 15 h 00 et j'avais vingt copies. À 15 h 20, elles étaient toutes vendues. Les gens venaient par groupe de quatre ou cinq, désireux de lire ce journal de la rue qui avait été annoncé par les médias. Les exemplaires de *La Quête* se vendaient comme des petits pains chauds.

Plus les jours avançaient, plus des gens me confirmaient que c'était un petit chef-d'oeuvre. Ils étaient étonnés de la qualité du journal, de la profondeur de certains articles et de la grande variété des sujets. Mais ce qui était aussi important, c'est qu'avec *La Quête*, j'ai pu me faire un peu d'argent. Je me suis payé du bon temps, quelques repas au restaurant, et j'ai fait une épicerie comme j'ai pu le faire depuis longtemps. J'ai rencontré un copain, il ne lui restait qu'un dollar, et il me l'a donné pour *La Quête*. Je lui ai proposé d'aller faire un tour à l'Île d'Orléans, il m'a répondu: «Mais je n'ai pas de gaz dans mon auto!», «je vais te le payer!» que je rétorquai. La vente de *La Quête* m'a permis de mieux arriver, mais, ce qui m'a le plus touché c'est la réaction des gens. Ils étaient émus, ils voulaient savoir qui sont ces gens qui ont écrit ces articles.

C'est les gens de la rue, que je leur disais, des poètes. Il y a un éveil au sein de notre groupe, celui du journal *La Quête*. Et nous avons des choses à dire sur nos expériences de vie. Nous sommes des personnes qui sont passées par la misère, qui y sont toujours, et qui veulent en parler.

Yvon Marquis





La maison de
LAUBERIVIÈRE

401, rue Saint-Paul
Casier postal 1393
QUÉBEC G1K 7G7
694-9316

LONGUE VIE
AU JOURNAL "LA QUÊTE"

Poésie intraveineuse

En quête

Ce matin, je pars à l'inconnu
Dans les rues de mon quartier
Là où j'aurai la main tendue
Près de la Grande Allée

Regardé par les passants
Ne faisant mine de rien
Comme un simple itinérant
Essayant de me faire un peu de foin

Plutôt que de me faire regarder
Comme un rejeté de la société
J'aimerais mieux aller travailler
Ah! que c'est dur de quêter

Pauvre misère, pauvre dignité
Quoi faire pour avoir à manger
Voler et me faire pincer
Ou mendier à longueur de journée

Non loin de moi, un autre quêteux
Les gens passent et s'arrêtent un peu
Un journal à la main, un sourire au visage
Que se passe-t-il? est-ce un mirage?

Non! c'est la voix de la rue
Remplaçant la main tendue
Par la quête d'une dignité
Souvent oubliée, si persécutée

Un gros merci à tous les clients
D'avoir encouragé notre produit
La quête est maintenant un moyen
De communication pour les malcompris

La quête est devenue *La Quête*
Une alternative à la mendicité
Des écrits et des paroles en tête
Pour enrayer les préjugés

Maff

Une nuit, sous la nuée en décombre,
La pluie écorche de son feu des amants dérisoires,
Qui ont ce moment sans nom
Pour oublier les absents, se faire des dieux.
Et le chaland, non loin de là, pleure sous le poids de la lune,
En ce maudit hiver qui déjà grince des dents;
Mais il frémit sans deviner, sous l'ombre, l'étreinte,
Sans voir ces baisers en abyme.

Constasio

En transparence

Bien heureux
Ceux qui sont montés
Vers le nord

Bien heureux
Ceux qui ont grandi
Vers ceux qui n'ont pas menti

Un homme
Se sent mal
Quand il sait
Qu'on assassine
Ses racines

L'eau qui coule
De tes yeux
Est tombée
En transparence

Bien heureux
Ceux qui veillent
Pour rester en éveil

Yvon Marguis

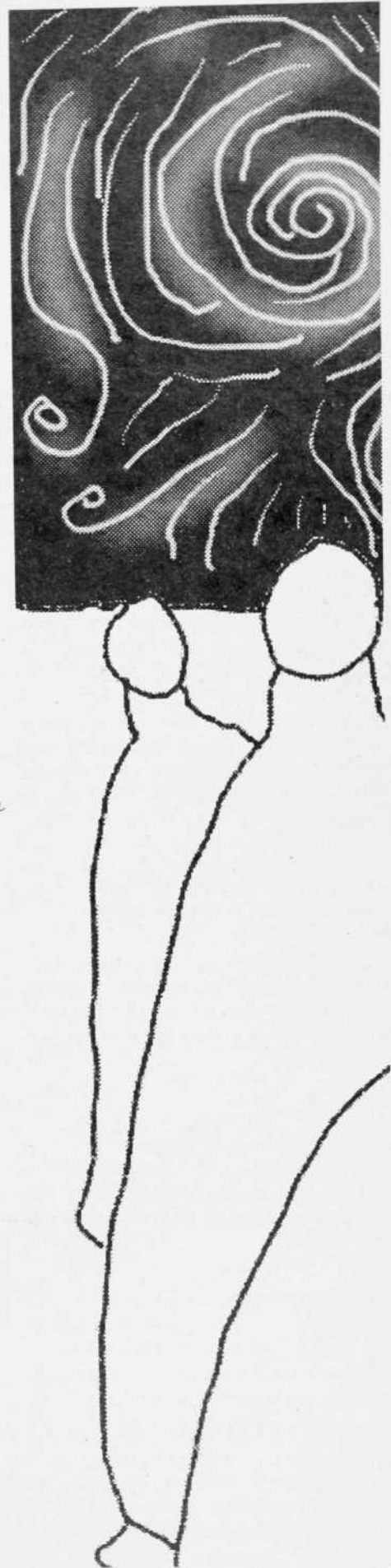
Poème de mes vingt ans

Je vois de par les îles
Un roseau solitaire
Raconter sa détresse
Au vent des tendresses

Je cherche étoile qui brille
Pour passer mes hivers
Et soigner ma jeunesse
De toutes mes kermesses

Je la vois qui scintille
Là-haut avec mes frères
C'est une jeune fille
Qui connaît le mystère
De toute ma tristesse
De toutes mes paresse

Muir



Rue d'Opinion

La Quête de la reconnaissance

Dans son édition du mardi 18 juillet, *Le Soleil* apprenait à ses lecteurs la naissance de *La Quête*, un nouveau journal publié par l'Archipel d'Entraide qui sera distribué par des itinérants, des assistés sociaux et des chômeurs. Cette tribune publique, puissant symbole de liberté et de volonté d'expression, est l'aboutissement des espoirs et de l'énergie qu'un groupe de personnes, toutes plus disparates les unes que les autres, ont mis en commun.

Cette contribution touche à l'extraordinaire; elle regroupe des intellectuels et des journaliers, mais surtout des itinérants, des personnes psychiatisées, des assistés sociaux, des chômeurs, des sans-emplois, tous rendus muets par manque de voix et par l'ignorance méprisante générée par une société rongée par une insécurité malade.

Quiconque est allé à New-York, à Paris ou simplement à Montréal, se souvient des âmes errantes des coulisses de ces grandes villes qui l'ont abordé de la façon la plus policée qui soit, avec un journal, et qui plus est, leur appartenant. Ce bâton du pèlerin est devenu, sans cris et sans heurts, un acteur de premier plan dans ces villes où, si tous ont droit de parole, certains préfèrent se présenter eux-même à la barre.

Je salue l'arrivée de ce «rêve modeste et fou» qu'il n'est plus question de taire et souhaite, pour paraphraser Louis Aragon, qu'on ne le mette pas en terre comme une étoile au fond d'un trou.

A. Fortin

Je me suis procurée dernièrement le premier exemplaire de ce journal de rue et je viens aujourd'hui vous féliciter pour ce petit chef-d'oeuvre.

J'ai lu tous les articles les uns après les autres et j'apprécie la qualité des articles ainsi que leur contenu qui se veut simple, direct et véridique, aussi instructif pour certains et plein de tendresse et d'amour pour d'autres.

Je fréquente quotidiennement la rue St-Jean et suis à même d'y voir les multiples visages de notre société, je suis aussi une personne qui vit une certaine phase dans sa vie et qui est en mesure de comprendre certaines choses. Notre

société, pour vivre, aura de plus en plus besoin de se rapprocher et ainsi, pourra-t-elle à nouveau exploser dans la créativité, la dignité, la justice, la sincérité et l'amour.

En ce dimanche après-midi, j'ai pris quelques instants pour partager avec vous mes commentaires sur cette publication.

À nouveau, félicitations, et je suis d'accord avec M. de Billy, bien souvent lorsqu'on n'a pas de rêves ou d'idéaux il ne se passe rien.

Je souhaite que ce projet de publication résiste à bien des maux et en ce sens, veuillez accepter mon abonnement pour les prochains numéros.

Lucie Pouliot

Bonjour à vous tous,

Je tiens à vous féliciter pour le beau journal que vous avez eu la magnifique idée de nous livrer.

C'est intéressant du début à la fin. Particulièrement le *Témoignage d'Albert*, et *Les jeunes de la rue qui sont-ils?*

Espérons que *La Quête* enrayera les préjugés et permettra l'ouverture d'esprit de plusieurs, car ces gens sont humains comme le reste du monde et c'est tous ensemble que nous formons la planète.

Encore félicitations et longue vie à *La Quête*.

Marie-Josée

J'ai lu le premier numéro de votre journal et il m'a émue, bouleversée. Je suis étudiante et je suis à Québec pour trois mois, le temps de faire mes stages. Je n'ai rien à voir avec la "culture de la rue" et *La Quête* m'a fait réaliser que ce n'est pas parce qu'ils sont marginaux qu'ils sont différents de moi.

J'ai 22 ans et de la drogue j'en prends, ça serait tellement facile d'y être vraiment accrochée, seulement je m'accroche à d'autres

choses, pourquoi? Je ne peux même pas y répondre... Je reste seule en chambre, et c'est vrai que la solitude rend dépressive, on est vraiment portée à se geler.

Je les vois ces jeunes marginaux de la Place d'Youville, et je vois aussi les adultes. À voir leurs réactions, on reconnaît que ce sont les préjugés qui font la marginalité de ces jeunes. On devrait mettre un numéro de *La Quête* dans toutes les boîtes aux lettres pour briser au moins un pont qui sépare les marginaux des normaux.

L'autre jour, j'étais couchée dans le parc St-Roch et puis il y a un gars (ben gelé) qui est venu s'y couché et a mis ses deux pieds dans l'eau. En me relevant, j'ai vu un policier qui lui intime de s'asseoir, pourquoi l'a-t-il averti et pas moi? Des gestes comme ceux-là font que ces jeunes sont marginaux.

J'ai beaucoup aimé l'article *Les jeunes de la rue: qui sont-ils?*. Cet article devrait être lu par le ministère de la Justice, par tous ces normaux qui régissent la société.

Je vous souhaite un gros "Merde" et une longue vie à *La Quête*.

J'espère que votre journal sera lu puisqu'il le mérite.

Merci pour cette lecture enrichissante,

Julie

Quelques mots pour vous témoigner ma surprise pour la présentation de *La Quête*: «ça a de la gueule en...».

Mon intérêt à la lecture des articles: «y a pas de vide, ça vient nous chercher, on apprend plein de choses».

Ma déception: «ça ne revient que dans trois mois».

Bravo à toute l'équipe!

Yvon Desrosiers

La rue sous surveillance

PAR MARC GAUCHER, AVOCAT

Soucieuse d'assurer et de maintenir la paisible quiétude de ses habitants, la Ville de Québec adopta, dès 1865, (vous avez bien lu : dès 1865) un règlement pour le bon ordre et la paix (Règlement 192).

Celui qui a les moyens de se payer un logement ou une propriété trouvera effectivement dans ce règlement tout ce qu'il faut pour l'assurer d'un tranquille quotidien dans les rues de Québec.

Celui qui est sans abri y trouvera par contre toute une série d'irritants qui, bien qu'établis dans un but légitime, risque de devenir des brimades empoisonnant son séjour dans la Ville de Québec. Jugez-en par vous-même.

Commençons par la simple envie d'aller aux toilettes. Mais où sont donc les toilettes publiques à Québec? Si en désespoir de cause, vous chercher un arbre ou un buisson afin de satisfaire vos besoins naturels, sachez que cela est interdit par la loi (R. 192 art. 23).

Vous êtes en forme, vous désirez jouer au aki ou aux échecs? Malheureux! n'y pensez pas; il est également interdit de pratiquer quelque activité ludique que ce soit dans les rues de Québec (R. 192 art. 26).

Fort bien, vous dites-vous, si le jeu est interdit, peut-on au moins siroter une bière dans un parc? Non, les règlements municipaux proscrivent la consommation d'alcool dans un endroit public (R. 933 art. 1 et VOL. 2 art. 7-3).

Qu'à cela ne tienne, vous dites-vous, j'irai boire chez un ami avant de retourner dans la rue. Bien, mais prenez garde d'avoir le pas assuré car il est défendu d'être ivre dans les rues de Québec (R. 192 art. 1).

Heureusement, on peut fumer une cigarette sur le trottoir? Mais encore faut-il ne pas gêner le passage des piétons car vous serez à nouveau en état d'infraction (R. 192 art. 25).

Sans le sou, peut-on quêter? Le bon Saint Vincent-de-Paul aurait probablement hérité d'une amende en faisant appel à la générosité des passants de Québec, car, dans notre belle ville, la sollicitation est interdite (art. 25).

Peut-on flâner ou encore s'étendre par terre si l'on ne gêne personne? Oui, il est permis de flâner ou de s'étendre, mais attention! Dans les deux cas, si vous ne pouvez justifier votre présence de façon satisfaisante aux yeux d'un policier qui en fait la demande, ce dernier pourra vous considérer en infraction et vous conduire derrière les barreaux jusqu'à votre comparution le lendemain matin (R. 192 art. 34 et 35). Il va de soi que ce policier saura faire preuve d'un grand jugement dans l'évaluation de votre coupe de cheveux et de votre tenue vestimentaire, que dis-je, de votre justification quant à votre présence en ces lieux.

Et aux petits futés qui pensent s'en sortir en invoquant qu'ils ne sont pas sur une rue mais dans un parc ou une entrée, je termine en leur rappelant que le dernier article du règlement 192 prévoit que (art. 36)

«le mot rue, dans le présent règlement signifiera tout lieu public, rue, ruelle, place publique, passage à l'usage du public, promenade, jardin, parc public, quai, ainsi que tout endroit où le public a accès dans les limites de la Ville de Québec.»

Bonne ballade sur la voie publique!



D'AIDE ET

D'INFORMATION

EN SANTÉ MENTALE

7 JOURS PAR SEMAINE, DE 10 H À 22 H

529-1899

529-3520



CE SERVICE EST OFFERT PAR:

L'ASSOCIATION CANADIENNE
POUR LA SANTÉ MENTALE



Binet Gaucher et associés

A V O C A T S

1535, Chemin Sainte-Foy,
Bureau 250
Québec (Québec) G1S 2P1

Bureau : (418) 687-5920
Résidence : (418) 828-8888
Télécopieur : (418) 687-4382

Marc Gaucher
AVOCAT

A coeur ouvert

Je vous écris cette lettre afin de partager mon expérience avec vous. Je suis toxicomane. Beaucoup de gens me demandent pourquoi je me *shoote* à la coke. Ils me disent « tu te détruis, tu tires ton argent à l'eau et, un jour, tu vas en mourir ». Sincèrement, ils ont raison de me parler ainsi. Quant à la question, c'est difficile de répondre pourquoi je fais cette merde. J'ai commencé par un *hit* et maintenant, je ne peux plus m'en passer parce que la coke me domine. J'en suis devenu dépendant tranquillement mais sûrement. Aujourd'hui, après deux ans de consommation, je réalise que je m'enfoncé petit à petit. Tout d'un coup, j'ai réalisé à quel point je suis rendu bas. Je n'ai plus de patience, tout mon argent va directement dans le *crayon* et je suis désespéré de me voir aller. Je suis esclave de la coke et de la boisson. Je me rend compte que je suis en train de gaspiller les plus belles années de ma vie. Ma seule amie se nomme Dame Blanche. Elle embrouille mon cerveau mais par contre, ma conscience est toujours présente et elle me rappelle toujours que ce n'est pas correcte ce que je fais. Des fois, je la ferais brûler cet conscience, mais grâce à elle je suis tellement écoeuré de souffrir et d'avoir constamment des remords que je suis décidé à me sortir de cet enfer où moi seul s'est engouffré et, croyez-moi, je souffre énormément, je me trouve dégueulasse et je n'ai plus le goût de vivre. Ça fait mal en dedans de moi. Mes bras ressemblent à une passoire, les traces sont si apparentes qu'on croirait que j'ai des fermetures éclair de tatouées sur les bras. Je suis conscient du mal que je me fais, je n'ai plus qu'un seul choix : j'arrête ou je crève, c'est aussi simple que ça... mais il faut que je prenne les moyens pour m'en sortir et je sais que j'ai besoin d'aide. J'ai maintenant choisi d'aller en thérapie. J'avoue que ça me fait peur, mais, malgré tout, j'ai confiance.

Merci d'avoir pris le temps de lire ma lettre.

Franky

La ballade du piéton

PAR CAROLE TOWNER

Quoi de plus frustrant que d'être posté au coin de la rue, sous la pluie battante, en attendant que le petit bonhomme s'allume, et de voir défilé automobilistes, camionneurs, taxis et autobus, en ayant pour vis-à-vis une main rouge qui vous somme d'attendre. Ceux qui sont à pied comme moi, savent de quoi je parle. Même si la marche est en soi un exercice sain et agréable, presque un loisir quand il fait beau, ce moyen de transport n'est pas toujours de tout repos. Lorsque vous attendez au coin de la rue, les bras chargés de sacs lourds et encombrants, et que le thermomètre se tient entre moins quinze et moins vingt, vous enviez sûrement les propriétaires de ces véhicules motorisés, et peut-être que comme moi, vous avez une dent contre eux.

Pas surprenant, vous avez tout le temps de les regarder passer, de les imaginer sous leur toit, roulant bien au chaud, à l'abri de la neige ou de la pluie. Ils écoutent de la musique, ou placent dans leur cellulaire, pendant que vous vous accrochez au poteau pour ne pas partir au vent. Votre maquillage dégouline, le bout de vos cils gèle, pourtant, c'est vous "piéton", ou moi, "piétonne" qui devez attendre trois ou quatre tours avant de traverser. Mais encore, la tolérance que l'on vous impose est sans limites puisqu'avant même que vous ayez fait un coin de rue, le voyant clignote, ce qui signifie que vous devrez attendre encore, sinon user de toutes les stratégies d'un piéton endurci pour traverser d'un seul trait les deux coins de rue. Vous avez donc trois choix : traverser en courant, traverser en diagonale (à vos risques et périls), ou attendre. Si l'on observe scrupuleusement les consignes inscrites sur le poteau, c'est le troisième choix qui s'impose. Et que dire, à l'heure de pointe quand, forts de leur nombre accru, ces mêmes automobilistes poussent l'ironie jusqu'à s'arrêter au centre de l'intersection, de sorte que pour traverser, vous devrez vous faufiler entre les pare-chocs. Je ne parle même pas de ceux qui passent en trombe alors que le signal est allumé. Comme ils semblent pressés ceux qui, pourtant, sont déjà tellement avantagés par la vitesse, le confort, le luxe et, n'ayons pas peur des mots, le pou-

voir! Savourez une petite revanche en marchant très lentement devant leur pare-choc pour leur faire comprendre qu'ils ont intérêt à reculer. Mais c'est là une revanche risquée.

Quand on a le trottoir pour itinéraire, il ne faut, semble-t-il, pas trop en demander. En tant que marcheuse, j'ai appris à prévoir plusieurs facteurs de risque, comme le trou rempli d'eau ou de *slush* qui risque de vous aboutir en plein visage ou ailleurs, si vous ne vous en éloignez pas avant que le conducteur ne vous éclabousse, sans penser à s'excuser, évidemment. Qu'à cela ne tienne, vous pourrez toujours vous venger sur quelqu'un d'autre, en attendant le défilé avec une motte de neige bien en vue, alors là, ils contourneront le trou. Mais c'est vous qui respirerez le gaz s'échappant de leurs voitures. Injustice de plus, ceux qui polluent ne sont pas ceux qui en subissent les conséquences. Continuez-vous à me dire que la

marche c'est bon pour la santé? En plein bois, ou sur la grève peut-être, encore faut-il un moyen de transport pour s'y rendre.

Pourtant, quand on y pense deux fois, qui est-il ce piéton pour qui les lois de la circulation sont aussi pénalisantes? L'aventurier, le sportif ou encore l'écolo, qui se fait un devoir de ne pas polluer l'air ambiant? C'est l'enfant qui se rend à l'école, la mère qui

se promène avec le bébé, le vieillard qui ne peut plus conduire, ou encore l'usager des transports en commun. Encore moins compréhensible que ces gens qui fonctionnent déjà au ralenti doivent attendre pour céder le passage aux autos. Courir avec un enfant dans les bras, regarder son autobus vous passer au nez, c'est le triste sort du piéton.

Enfin, pourquoi devrait-on risquer sa vie à chaque fois qu'on traverse la rue? Pour attraper l'autobus, courir après le gamin, économiser du temps... ATTENDRE, c'est le mot que je retiens après avoir lu au moins une centaine de fois la consigne inscrite sur le poteau, et croyez-moi j'ai eu le temps de la lire avant que le voyant blanc ne s'allume!



L'itinéraire menacé de disparaître sous un poids lourd?

PAR SERGE LAREAULT

Ce texte est extrait du journal *L'itinéraire*, journal de rue de Montréal, publié en octobre 1995.

Vous avez peut-être eu l'occasion de voir sur la rue quelques personnes vendre une publication française appelée *Le Réverbère*. Ce journal a été présenté en France, il y a deux ans, avec l'objectif d'aider les sans-abri et les sans-emploi. Cette entreprise est vite devenue une multinationale avec des journaux dans plusieurs pays d'Europe dont l'Allemagne et l'Espagne.

Le Réverbère s'est taillé une place importante sur le marché européen de l'édition avec, selon les dires de son fondateur, Georges Mathis, des ventes de 800 000 copies par mois à Paris seulement. «Nous sommes un poids lourd», a-t-il déclaré à *L'itinéraire* lorsque nous l'avons rencontré dans son nouveau local montréalais.

Car il y a de l'argent à faire avec ce genre d'entreprise, du moins, à Paris laquelle possède un marché incomparable à celui de Montréal. Cinq publications de rue à Paris, se font présentement une chaude lutte, autant sur la rue que devant les tribunaux. Bien des parisiens nous ont affirmé être excédés par la multitude de vendeurs qui se retrouvent sur la rue.

Dans tout ça, l'aide aux itinérants semble loin, d'autant plus qu'on se demande ce que *Le Réverbère* fait avec tout l'argent.

Lorsqu'un groupe d'ex-itinérants et d'itinérants a voulu fonder le journal *L'itinéraire*, il y a plus de deux ans, c'était justement pour tenter de créer une véritable entreprise, aux dimensions humaines, qui permettrait à des gens défavorisés de se réinsérer sur le marché de l'emploi. *L'itinéraire* s'est donc dissocié des journaux européens qui sont dirigés et produits presque entièrement par des professionnels.

À *L'itinéraire*, je demeure à ce jour le seul professionnel avec une éducatrice en employabilité qui aide les gens à s'insérer dans l'entre-

prise. Des gens démunis et sans formation apprennent ici le fonctionnement de l'ordinateur et la mise en page électronique. Ils reçoivent de la formation en écriture journalistique et du support humain dans leurs démarches de réinsertion. Même les gens qui vendent le journal sur la rue ont une chronique qui leur est réservée et ils peuvent accéder à des postes plus élevés à *L'itinéraire*. Enfin, ils peuvent participer à des projets tels le café-rencontre sur la rue Ontario ou l'exposition de photos «Montréal vu par les itinérants».

Ce n'est pas sans crainte que nous voyons aujourd'hui une multinationale française se lancer dans ce qui sera une guerre commerciale assez stérile pour les itinérants.

Nous mettons en doute les intentions humanitaires des personnes qui traversent un océan pour la «cause des pauvres» et qui ne cherchent même pas à collaborer avec un groupe issu de ce milieu et qui travaille à un projet social primordial pour eux.

Déjà, des gens du *Réverbère* ont sollicité nos camelots en leur offrant des journaux gratuits, une balance commerciale de 150 000 vieux magazines français qu'ils offrent aux Montréalais. *L'itinéraire* n'a évidemment pas les fonds pour se lancer dans ce genre de pratique.

Cette sorte de mégalomanie de l'itinérance est difficilement justifiable et l'arrivée à Montréal (et au Panama) du *Réverbère* prouve qu'ils veulent s'étendre à plusieurs continents.

Je tiens donc ici, au nom de tous ceux qui travaillent bénévolement depuis deux ans à *L'itinéraire*, à remercier nos fidèles lecteurs. Le dollar que vous donnez au camelot de *L'itinéraire* demeure entièrement en sol québécois et sert à aider une personne démunie et à financer une jeune entreprise montréalaise sans but lucratif.



L'évasion est un art

Par Isabelle Pelletier

Fuir! Fuir! Toujours s'enfuir, partir au loin pour ne plus jamais revenir. Laisser son emploi, sa famille, ses amis pour oublier un passé devenu trop lourd, trop souffrant, pour oublier son enfance. Sinon, prendre une bonne dose de hasch, de PCP ou de cocaïne, ou encore une *caisse de 24 de Maudite* ou de *Fin du monde*. Le lendemain, un long *down* inévitable commence au lever. On rentre au travail ou à l'école, très malade, encore plus souffrant que la veille.

Pourquoi ne pas réfléchir quelques minutes et chercher une autre solution? La consommation de substances chimiques ou d'alcool est néfaste lorsque prise de manière démesurée et ne règle pas nos problèmes personnels. Pour ceux qui prennent des médicaments, drogues légales, l'abus peut être très dangereux à court ou à long terme et, malgré ce que ton psychiatre en dise, ça ne fait que camoufler le problème.

Pour commencer à régler ses problèmes personnels, y faut faire le point, trouver le bobo et en parler; évacuer, vider le sujet avec un professionnel de la santé. Désintoxication, thérapie, suivie. La thérapie du cri primal est une expérience intéressante. On nous fait revivre des épisodes enfouis au fond de notre mémoire car notre cerveau n'oublie rien; il combat cette souffrance somatisée, élève la température, le stress et la pression pour échapper au traumatisme de la naissance, à la violence des adultes, à l'absence du père. À défaut de régler ces mauvais souvenirs, d'autres problèmes surviendraient ici. La boulimie et l'anorexie chercheront à exprimer ce mal être généralisé. Débordé par nos problèmes, pas capable d'y faire face sans aide de l'extérieur, on fuit en mangeant ses sentiments. Puis on les cache, on arrête d'avoir faim, de vivre; on arrête de manger, on se laisse mourir lentement.

D'autres volent des choses sans importance pour le seul plaisir, pour passer le temps et oublier les vrais problèmes. On vit alors un vrai film d'aventures, le nôtre: le risque de faire de la prison, d'être fiché criminel.

Moi, Isabelle Pelletier, j'ai trouvé une autre façon de m'évader. Maintenant, j'écris et je me sens beaucoup mieux dans ma peau même si j'ai encore mal à mon être, celui qui a été mal aimé, trahi. J'ai choisi de ne pas garder ça pour moi; j'écris, je peins, je joue du piano, en un mot je m'exprime par les arts. C'est une douce évasion. Pas facile, mais valorisante.

Tout le monde peut écrire un journal

Tout le monde peut dessiner

Tout le monde peut apprendre à jouer de la guitare ou de la musique à bouche; avec une bière (pas vingt-quatre!) et des bons amis.

P.-S. J'expose au mois de novembre au café-théâtre *Les Fourberies*, au 263 St-Vallier Est.



Accroche-toit

PAR DIANE MORIN

Accroche-toit : une lucarne dans la morosité de novembre!

C'est novembre. Un mois tristement célèbre pour sa fête dédiée aux morts, ses arbres dénudés, son mauvais temps, son sol jonché de feuilles en processus de décomposition et ses statistiques de suicide. Un mois propice également aux rechutes en tous genres. Peut-être n'avez-vous pas de problèmes particuliers et faites-vous partie du lot des nantis qui ont un emploi, des relations, un foyer, une famille, des amis et des loisirs. Mais même vous, vous filez "croche" au mois de novembre et le goût de l'évasion vous prend. Vous sentez le besoin de décrocher de toute cette morosité. Alors vous lorgnez du côté des agences de voyages. Bravo!

Pour les décrochés de la société de consommation, de l'individualisme, de la compétitivité, du rendement et de la productivité, il en va un peu autrement. Pour ceux-là, c'est le grand temps de raccrocher ne serait-ce qu'un minimum car en novembre, vivre dans la rue devient vraiment difficile pour ceux qui ne réussissent pas à garder leur chambre à cause de leur état de santé mentale, de leur consommation de drogue ou d'alcool, de leur condition d'exclus de la société, et l'étau se resserre. Pour ceux qui sortent de prison ou qui arrivent de nulle part, le temps presse également.

Pour les intervenants qui reçoivent les demandes d'hébergement de la part des personnes vulnérables, le casse-tête commence (ou continue selon les cas). Dans le milieu, on s'entend pour dire qu'il est très difficile de briser le cercle vicieux de l'instabilité résidentielle : un épisode en chambre, suivi d'un épisode en refuge ou dans la rue puis, nouvelle tentative en chambre, etc. Il est très rare qu'on réussisse à briser ce cercle infernal. Les ressources sont peu nombreuses ou mal connues, mais il faut agir vite. Les demandes sont parfois très compliquées. Bref, il est urgent de développer de nouveaux outils de travail, de rationaliser la procédure de relocalisation des personnes vul-

nérales présentant des problématiques multiples et de mobiliser tous les acteurs dans une démarche concertée.

Vous me voyez venir sans doute. Je veux vous entretenir du projet *Accroche-toit* qui a vu le jour au mois de mai dernier et a nécessité six mois d'implantation. Un service téléphonique est maintenant disponible depuis le début du mois de novembre pour faciliter une relocalisation judicieuse des personnes vul-



nérales présentant différentes problématiques. Ce projet vise à améliorer la stabilité résidentielle des personnes en voie de réinsertion sociale.

Pour ce faire, *Accroche-toit* met l'accent sur le partenariat et la concertation. Ce projet sollicite la coopération de partenaires du secteur d'habitation (maisons de chambres), les organismes communautaires de dépannage en hébergement (Maison Revivre, Maison de Lauberivière et Armée du Salut), des organismes communautaires de suivi auprès des groupes vulnérables présentant des multiproblématiques : L'Archipel d'Entraide et P.E.C.H. (programme d'encadrement clinique et d'hébergement), des CLSC (Basse-Ville, Haute-Ville et Limoilou) et des services municipaux (Loisirs et organisation de la vie communautaire, Urbanisme et Environnement).

Accroche-toit est subventionné par la Régie régionale de Santé et Services sociaux de Québec dans le cadre de l'Actualisation des priorités régionales de santé et de bien-être. Les territoires de la Basse-Ville, de Limoilou et certains quartiers de la Haute-Ville de Québec ont été identifiés par la Régie régionale comme des territoires socialement et économiquement défavorisés nécessitant une intervention prioritaire. Saviez-vous que c'est dans la Basse-Ville de Québec que se retrouve la plus grande concentration de pauvreté au Québec? Si vous ne le saviez pas, vous en aviez peut-être l'intuition. Peut-être êtes-vous de ceux qui évitent soigneusement de fréquenter ce secteur de la ville vous disant que vous êtes de toute façon impuissant à changer quoi que ce soit. Pourtant, si vous avez acheté ce journal, c'est que vous vous sentez quand même un peu concerné et que vous faites preuve d'un minimum de solidarité sociale. C'est un début. Ne lâchez pas et continuez votre lecture.

Le cœur de notre projet consiste en une banque informatisée comprenant toutes les ressources d'hébergement auxquelles nous pouvons faire appel : chambres privées, maison de chambres, maison d'hébergement, petites unités de logement et même quelques logements subventionnés. Ces ressources ont été visitées et répertoriées et leur état ainsi que les services qui y sont dispensés, ont fait l'objet d'une évaluation. Cette banque intégrera de nouvelles ressources au fur et à mesure que le projet se développera.

Finalement, novembre n'est pas nécessairement synonyme de découragement. L'espoir subsiste, il s'agit de l'alimenter. Si vous êtes propriétaire d'une maison de chambres, ou louez des chambres et que vous rencontrez des problèmes, nous pouvons peut-être vous aider. N'hésitez pas à nous appeler avant de partir en voyage! Un service téléphonique est assuré du lundi au vendredi de 9 h 00 à 12 h 00. Vous partirez peut-être avec l'esprit plus tranquille. Et qui sait, votre geste de solidarité avec les plus démunis deviendra peut-être rentable socialement et économiquement. Après tout, le développement durable de la Ville de Québec passe par son développement social.



La police en quête de communautaire

PAR OLIVIER THÉBERGE

Au départ, je voulais les haïr davantage. Comme si les interviews que j'allais faire pour *La Quête* allaient me donner des raisons de contester leurs actes et les pouvoirs qu'on leur attribue aveuglément sans percevoir la perte de nos responsabilités sociales. Mais aujourd'hui, je suis encore dans la même situation; je ne peux les haïr ni les aimer. Banal.

Tout a commencé par une espèce d'intérêt et aussi par une espèce de peur face à ces nouveaux policiers de rue qui vont m'attraper même quand j'irai fumer un joint dans un coin caché de la rue Notre-Dame-des-Anges. J'en étais là dans ma réflexion, lorsque j'ai rencontré en marchant un étudiant en techniques policières. Je lui demande: «Coudon, vous, jeunes étudiants fébriles, policiers de l'avenir, vous sentez-vous aptes à effectuer du travail de rue et à diriger les individus aux prises avec des problèmes vers des personnes ressources qui pourront les aider?»

- Nous les jeunes oui, me répond la future police. Oui ... Certainement. Ça fait plusieurs années que nous sommes obligés, par l'entremise de notre programme d'études, à passer une quantité importante d'heures chez les groupes communautaires. Peut-être que ça va te surprendre, bonhomme, mais les étudiants se précipitent vers l'implication communautaire. Nous sommes prêts à venir en aide; le problème n'est pas là. L'ennui c'est qu'on ne retrouve pas le même enthousiasme chez les plus vieux policiers. Évidemment, il y a des policiers âgés qui font un travail remarquable, mais il y a une bonne majorité de «jambons» protégés par les conventions collectives, qui ne veulent absolument rien savoir des nouvelles méthodes d'intervention et qui ne veulent en aucun cas modifier leurs

manières de travailler. Les étudiants formés sortent de Nicolet pleins de projets et d'idées, mais ils ne retrouvent à l'accueil qu'une masse de travailleurs dont les préoccupations sociales ne dépassent pas la cotisation syndicale.

J'ai quitté cet étudiant et j'ai descendu la côte Salaberry avec une autre question. Y aurait-il de la bonne volonté policière que l'on étoufferait au profit du confort et de la stagnation de bleus pachydermes croulants?

Je m'en vais cuisiner M. Jean-Eudes

Lachance, le directeur de la section d'intervention communautaire de la police de Québec.

Monsieur Lachance m'explique que le concept de police communautaire n'est pas une tactique, mais une philosophie. Mais encore? Lorsque la police se retrouve devant un problème, elle invite les personnes et les groupes concernés à se réunir autour d'une table de concertation pour trouver des solutions. «La police se rend compte qu'elle n'est pas souvent (et c'est moi qui souligne) la seule à détenir la réponse ou la solution aux problèmes que les citoyens vivent», qu'il m'a dit.

Je suis sorti de cette entrevue à moitié satisfait, car il y avait un hic que je ne pouvais laisser en jachère. M. Lachance a, lors de son explication, pris comme exemple le problème des jeunes à la Place d'Youville. Il a utilisé à ce propos l'expression «problèmes des jeunes» plutôt que «situation des jeunes». À priori, ça a l'air banal de s'arrêter simplement sur des mots, mais ils sont riches de significations. Prenons par exemple la création de l'opération *Fleur de macadam*, et la présence accrue des policiers à la Place d'Youville. Pour les agents, la situation des jeunes «peinturlurés» dans ce lieu public n'est pas un état de fait, mais un problème. Il y a bien des jeunes à la Place d'Youville qui vendent de la

drogue. Mais, excusez-moi chers municipaux, il y en a aussi des vendeurs de saloperies dans les salles de cours de la Faculté de droit de l'Université Laval, dans les postes de police de la communauté urbaine de Québec et à une multitude d'endroits insoupçonnés. Les jeunes de la Place d'Youville, il y en a des salauds mais il y en a d'autres - simplement des individus en pleine découverte de ce qu'offre la vie hors des balises de l'éducation familiale; ces jeunes bouillent et veulent vivre et leur lieu de socialisation c'est la Place d'Youville. Le problème à la Place d'Youville tient véritablement au fait que c'est une place publique à la vue des touristes et des hauts fonctionnaires effrayés à l'idée d'attraper des poux à la suite d'un contact avec ces jeunes «contrevenants». Il y a cinq ans, des «junkies» se piquaient à l'Ilot Fleuri et la police n'en avait rien à foutre puisque c'était un lieu caché qui ne pouvait déranger personne. La répression au Carré d'Youville ne sert qu'à camoufler la misère pour ne pas indisposer les touristes. Après cette rencontre avec M. Lachance, j'ai eu l'impression d'avoir compris les failles du discours de la sécurité publique. Il me restait à connaître la perception d'un travailleur de rue. Que pensent ces intervenants de l'ouverture du prochain poste de police communautaire près de St-Anselme?

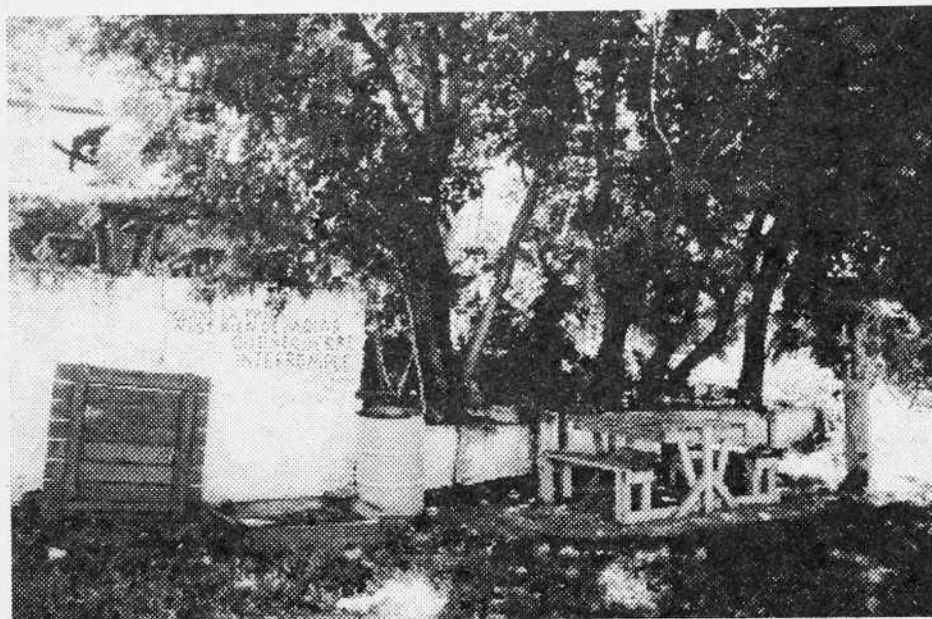
- Vous savez, dit Gilles M. de l'organisme Point de repère, il y a des bons et des mauvais individus, il y a aussi des bons et des mauvais flics. La société leur a attribué un mandat qui leur confère de nombreux pouvoirs. Certains policiers abusent de leurs pouvoirs comme certains parents abusent de leur autorité.

Il est une heure du matin et je marche chez moi vers mon appart' dans St-Sauveur en pensant à l'entrevue que je viens de faire avec M. Gilles M. de Point de repère. En pensant à toute cette stratégie d'intervention communautaire, je me dis: «ouais, c'est bien beau d'inviter tous les gens concernés à discuter sur une situation problématique. Mais est-ce que les groupes communautaires vont réussir à faire comprendre aux policiers que trois jeunes qui fument un joint sur les portes St-Jean ne constituent pas un problème de sécurité publique. De toute façon, messieurs les agents, vous êtes peut-être pleins de bonne volonté, qu'est-ce qui vous empêche d'être humains, d'user d'éthique et de vous battre "communautairement" contre les véritables ennemis que sont l'injustice et l'intolérance.



Zone d'espérance

PAR CÉLINE LAPOINTE



Sous l'autoroute, d'énormes stationnements. Peu d'automobilistes osent s'y aventurer. Dans ce lieu quasi surréel, un panneau de la Ville de Québec, *Stationnement payant en tout temps*, énerve, tandis qu'ironiquement, l'enseigne oubliée de la défunte rue des Prairies nous renvoie au passé. L'envie me prend de fuir, de changer de parc.

Apparaissent alors des graffiti. Allez savoir pourquoi, ils n'ont pas l'effet coup-de-poing usuel. En fait, ils nous rassurent presque en donnant de temps en temps une figure humaine aux murs et aux piliers de béton. L'un d'entre eux affiche bien en vue, un « RIEN! » assis sur la planète. Il ont raison ces graffiti, rien, absolument rien n'a remplacé les maisons démolies dans le quartier Saint-Roch, pour faire place à l'autoroute 440, La Dufferin.

Peints sur ciment en noir ou en rouge, d'autres graffiti nous interpellent :

Capitalisme = Cannibalisme

Autopgestion

*La police nous emmerde,
said*

*C'est de votre faute si il y
a un Etat et des pauvres*

*Le profit des uns fait la
misère des autres*

Des mots écrits qui portent à songer, d'autres

- y a-t-il une vie avant la mort? - qui frappent dur comme le béton. Nombreux, superposés et multiples, les graffiti sont légion. Des dessins hallucinés et colorés, des signatures aux lettres gonflées, tags et throw-ups au graphisme sophistiqué. Des codes peints et bombés à l'aérosol trahissent la jeunesse des auteurs.

O.k., messages reçus. Quittons pour partir à la rencontre d'un autre artiste urbain, un magicien celui-là, un personnage à l'image de *Tistou les pouces verts* du roman de Maurice Druon. Louis croit en la beauté pour changer les choses, se réchapper. Il y croit tellement que les voisins, les gens du quartier, les artistes se sont mis à travailler avec lui à la création de l'Îlot Fleuri. Louis Fortier est bien content. À côté des rubans d'asphalte, il y a, grâce à lui, autre chose que des parcomètres qui pousse.

Un cauchemar

À l'époque, personne dans le quartier n'avait prévu ça, presque devoir, du jour au lendemain, habiter, marcher, courir, dormir sous une autoroute. L'autoroute Dufferin qui mène directement à la Haute-Ville. Il ne restait qu'à déménager ou se résigner. Louis ne se résignait pas à voir Léopold et sa femme assis sur la marche de ciment, en face. Une marche de ciment pour seul perron de porte et qui donne sur des terrains vagues et des stationnements. Bien sûr, il restait des arbres et des arbustes dans la falaise, derrière; piètre consolation quand on aperçoit le terrain en contrebas. Un terrain dégueu, devenu le trou reconnu, le trou

officiel, où des ni-vus-ni-connus viennent dumper seringues, bouteilles, canettes et autres douteux accessoires. Aux cris poussés la nuit, on répond par des cris poussés le jour pour alerter la Ville et venir à bout de la souffrance. Comme *Tistou les pouces verts*, Louis pense que les gens seraient meilleurs si le monde était moins laid. Il a envie de beauté pour sa Denise, les enfants, pour Léopold et sa femme, pour les voisins, pour ceux qui crient, pour ceux qui gardent le silence, pour tous ceux qui passent par là.

Charlotte, une autre voisine et Denise, la femme de Louis, avaient plus d'une fois franchi le cap pour monter à l'Hôtel de Ville. Pour dire qu'il fallait faire quelque chose. Parce que ça n'avait pas de bon sens. Mais parler ce n'était pas assez. Il fallait, pour être entendus, crier, gueuler, dire qu'on n'en pouvait plus de regarder, de vivre avec la défigure du quartier à l'ombre d'une autoroute écrasante.

Le début d'un temps nouveau

Vingt ans plus tard, les autorités ont enfin bougé et fait nettoyer le terrain. Louis veut fêter! Il veut célébrer la trêve. Il veut manifester, poser un geste.

Ce jour-là, Louis transporte un sac de terre, une boîte à fleurs et la sculpture de son ami Irénée Lemieux sur la place publique. À l'Hôtel de Ville, on crie au scandale. L'ordre établi est dérangé. S'il ne rapporte pas "ses bebelles" chez lui, Louis est menacé de prison.

Spontanément, les voix de la radio, les écrits des journaux de Québec font écho au geste de Louis. « Louis fait du bon travail! Laissez-le faire! » Les voisins viennent lui prêter main forte. Un centre jardin apporte des fleurs et des voyages de terre. Tous veulent être de corvée avec Louis. Des artisans, des artistes se joignent à la bande. Nous sommes à l'été 1991. La vie de l'Îlot Fleuri commence sur le bout de rue Des Prairies, disparue dans les années 70 à cause d'une autoroute.

Lieux de création - lieux d'évasion

Informe, le grand filet vert bordé de jaune est là, étalé par terre. Il ne fait pas partie de la sculpture d'à côté. On dirait l'imitation d'une peau de quelque monstre préhistorique. Il s'agit en fait d'un géant abattu par la mesquinerie des technocrates.

Assis à une des tables à pique-nique de l'îlot, Louis Fortier m'explique comment il a accroché son géant vert sous un des échangeurs de l'autoroute. Son idée? : suspendre un grand treillis de la forme d'un homme pour y faire pousser du lierre, le résultat final devant ressembler à un géant vert tenant à bout de bras l'autoroute. Le bon géant vert dû être enlevé pour toutes sortes de con-

sidérations pratiques, évoquées par les fonctionnaires du Ministère des Transports. Louis n'est cependant pas en colère. «Ce qui comptait, c'était de faire un geste, provoquer, créer un événement. Une chose en entraîne une autre, le reste nous dépasse», dit Louis, en regardant un ciel bleu.

Depuis l'histoire du géant vert, la Ville a réagi en restaurant les plates-bandes et en dégaugeant les arbustes dans le cap du côté de l'échangeur de l'autoroute. «C'est bien, dit Louis Fortier. Ils ont plus de moyens que nous.»

C'est vrai. Et on ne peut s'empêcher de comparer l'Îlot Fleurie au Jardin Saint-Roch, le Parc de six millions : cet autre parc que la Ville a décidé d'aménager dans l'espace voisin. Mais, la présence de ce parc cossu, un brin arrogant, n'ébranle pas la foi de Louis Fortier en l'Îlot Fleurie et en ses supports. Pour lui, c'est un plus. L'ingénieur et subtil père de l'Îlot Fleurie, en vrai *Tistou les pouces verts*, tient à la beauté du quartier comme à la prunelle de ses yeux.

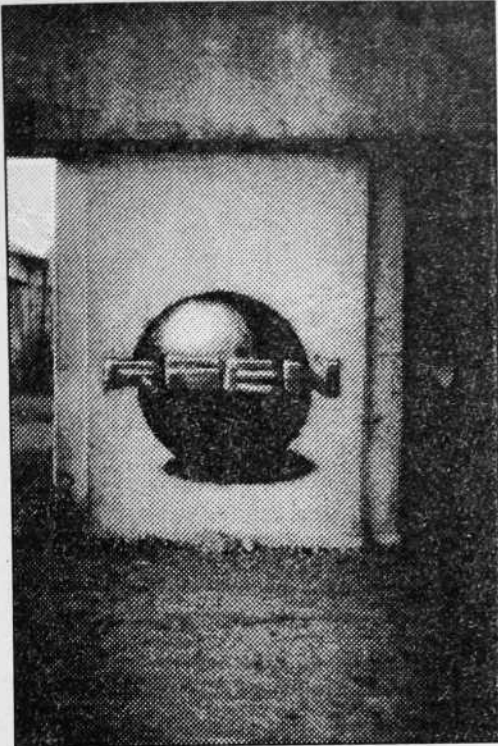
Sous toutes ses formes, L'îlot a mille visages, mille fonctions rassembleuses. Un chantier, un atelier pour tous, en particulier pour des gens - sculpteurs comme Don Darby, Michel Saint-Onge et autres - qui travaillent sur place les bois, métaux, pneus et autres matériaux de récupération. Ils taillent, coupent, soudent, sculptent et assemblent les pièces. De dimension importante, les oeuvres font partie du décor au même titre que les jardins de fleurs et potagers de légumes. Elles sont entourées d'abris recouverts de toile soyeuse et colorée, des tables à pique-nique, d'une allée de pétanque et de quelques balançoires. Une promenade dans les allées sur deux niveaux du petit parc urbain en dit long sur l'attachement et la qualité d'engagement des gens qui font de l'îlot, un lieu de création, un endroit d'évasion.

Outre les réguliers, les passants sont nombreux, de tous âges, de toutes provenances. Peu de place ici pour les étiquettes. Qu'on soit itinérant ou sédentaire, cela n'a pas d'importance. On y passe, on s'y arrête, on y travaille, on y joue, on en mange, on en parle en bien, en mal et on n'y est jamais indifférent.

À quelques reprises, des jeunes sont venus s'installer aux tables de l'îlot. Venus de la Place d'Youville, ou de l'Archipel, ils se sont donné le mot pour vendre les objets faits main ou achetés. Déçus, ils se sont rendus compte que de nombreuses heures de travail n'apportent pas nécessairement beaucoup de bénéfices. Ils aspirent tous à la liberté; ils ont tous envie de faire de l'argent et ce qu'ils aiment. La vie n'est pas aussi facile qu'elle en a l'air! Toute cette pub qui pousse à consommer pour être heureux, serait un traquenard. L'îlot n'est pas au bout de ses expériences. Ici, rien n'est coulé dans le béton.

Philosophe et taquin, Louis Fortier rigole en disant, «j'ai découvert le pot aux roses». Il désigne les poteaux roses. Le soleil descend, c'est un peu frisquet à l'îlot par ce beau jour d'automne. On frissonne et on pense à l'hiver.

«Avec la neige, cet hiver, j'ai envie de faire une bonne-femme Carnaval» pense Louis tout haut.



HÔTELLERIE POUR HOMME
Hébergement à court, moyen et long terme

L'ANCRAGE
Réhabilitation, toxicomanie et alcoolisme

SERVICE D'ACCOMPAGNEMENT
Service d'accompagnement à la cour et visites en prison

Tous ces services sont offerts par l'Armée du Salut
14, Côte du Palais (Face à l'Hôtel-Dieu)

692-3956

692-2708

692-1368

Un fait divers... à Noël

UNE COLLABORATION SPÉCIALE DE PAUL HÉBERT

Le brouillard glacé qui imprégnait Paris en cette fin de décembre ne semblait pas atteindre Jean-Claude Moulin. En quittant plus tôt que d'habitude l'atelier où il travaillait comme apprenti ébéniste, il traversa d'un pas régulier la Place Maubert, sillonnée à cette heure de marché par les passants frileux et maussades, et pénétra dans le bar-tabac de la rue Lagrange.

La porte à peine refermée, le patron lui lança amicalement : "Je vous sers un grog bien chaud, M. Jean-Claude? C'est ce qu'il y a de mieux par ce temps pourri." Jean-Claude fit signe que oui et s'approcha du comptoir. "Paris en décembre, c'est pas la Martinique, poursuivit le patron. Vous savez que ma soeur, la rousse qui servait ici l'an dernier, elle habite là-bas maintenant. Tenez, j'ai reçu cette carte postale hier. Vous voyez ça : la mer, les palmiers, les fleurs... Ça fait rêver. Pas vrai?" Jean-Claude apprécia l'image idyllique, puis il tira de la poche intérieure de son blouson une enveloppe déjà ouverte. "Moi j'ai reçu une lettre du Canada, dit-il, là-bas tout est blanc, couvert de neige en ce moment."

- Vous avez de la famille au Canada?

- Une correspondante.

Jean-Claude ouvrit son porte-feuille, y prit une photo qu'il déposa sur le comptoir. Le patron tomba sous le charme. "Oh mais dites-le! elle est jolie cette môme. Comment elle s'appelle?". "Laurence, répondit Jean-Claude, elle est animatrice à la radio." "Animatrice. Alors ça prend de la personnalité, affirma le patron, et elle en a, ça se voit tout de suite."

Jean-Claude recueillait ces commentaires avec un ravissement qui, pour se vouloir discret, n'en était pas moins apparent. Le patron, fin connaisseur de l'âme humaine, s'en aperçut. Il prit le verre de Jean-Claude et dit : "Je renouvelle? C'est la maison qui vous invite." "Merci, fit Jean-Claude en reprenant la photo, je dois rentrer. Je compte bien lui parler, ce soir, au

téléphone et il est déjà 22 heures là-bas."

- Elle serait votre petite amie que je n'en serais pas surpris, insinua le patron.

Il ne poussa pas plus loin l'indiscrétion, il ajouta : "Souhaitez-lui un Joyeux Noël tout de blanc de ma part, un *whaite crisse masse*, comme dit la chanson." "Comptez sur moi", lança Jean-Claude et il quitta l'établissement.

Mélancolique...



Dans le métro qui le ramenait chez lui, ce métro de fin de journée suintant la lassitude et la mélancolie, il relut la dernière lettre de Laurence. Elle contenait des descriptions savoureuses de Noël québécois : des extraits de contes, de légendes que Laurence devait lire à la radio, à Montmagny, Veille de Noël entre 21 heures et minuit. Il était question de promenades en carrioles, de messes de minuit, de réveillons, de chasse-galerie... Ces pages, pleines d'évocations chatoyantes, fascinaient Jean-Claude. Le métro ralentit, puis s'arrêta dans un grincement de ferraille. Il leva les yeux. "Porte de la Chapelle". Il était rendu. Il remit sa lettre dans sa poche, se leva et se perdit dans la cohue qui encomrait déjà la sortie.

Une carte de Laurence

Dehors, la pluie avait cessé. L'air était plus vif. Il rentra chez lui d'un pas rapide. Après avoir pris son courrier dans lequel il trouva une carte de Noël de Laurence, il sonna chez la concierge, madame Denis, qui, lorsqu'elle sut qu'il voulait placer un appel outre-mer, s'empressa de lui ouvrir. "Vous voulez que je compose pour vous? J'ai l'habitude vous savez. Le locataire du cinquième appelle sa soeur à Boston tous les vendredis soir, il passe toujours par moi." "Je veux bien, répondit Jean-Claude. Tenez, voici le numéro. C'est au Québec. Vous demanderez Laurence." Il s'éloigna de quelques pas et relut la carte de Noël qu'il venait de recevoir. Elle se terminait par les mots suivants : "Tu recevras un petit cadeau, un foulard, un cache-nez comme vous dites chez vous : c'est mon premier tricot. J'espère qu'il te plaira. Je t'embrasse..."

- La voilà votre demoiselle Laurence, proclama la concierge, allez, je vous laisse et elle sortit en refermant la porte derrière elle. La voix de Laurence, pleine de surprise et d'émotion, se fit entendre... du bout du monde.

- Jean-Claude, c'est toi? En quel honneur?... C'est pas croyable... tu m'appelles de Paris? As-tu reçu ma carte de Noël?

- Aujourd'hui... tout à l'heure.

- Je suis contente. Le courrier n'est pas rapide dans le Temps des Fêtes... Mon Dieu que ça fait drôle de te parler. Où vas-tu passer Noël?

- Chez des amis en Bretagne... toi?

- À Saint-Eugène. Je vais réveiller chez mes parents. Ils annoncent de la neige. On ira peut-être à la messe de minuit en carriole.

- Ils sont bien les extraits que tu as choisis de lire à la radio la Veille de Noël... J'ai pensé que tu pourrais les enregistrer sur cassette et me les envoyer. Ce serait mon cadeau de Noël... avec le foulard.

Il y eut un long silence puis Laurence dit : "Mon cadeau à moi, ce serait de te voir... Jean-Claude".

La concierge venait d'entrouvrir la porte : un rappel du temps qui passe et qui se compte en secondes lorsqu'on parle outre-mer. Jean-Claude comprit.

- Je te souhaite un Joyeux Noël, Laurence.

- Je pense à toi, Jean-Claude.

- Je t'embrasse, Laurence.

- Je t'embrasse bien fort, Jean-Claude, écris-moi... souvent.

Après avoir replacé le récepteur, Jean-Claude demeura un moment silencieux, absorbé dans ses pensées. Madame Denis, qui venait d'entrer, s'en aperçut. Elle avait deviné depuis longtemps que cette correspondante québécoise avait touché le cœur de son jeune locataire.

- Elle a une bien jolie voix votre demoiselle Laurence, dit-elle.

J e a n -
Claude releva la tête. Son visage rayonnait.

- Madame Denis, demain, je serai au Québec.

- Qu'est-ce que vous me racontez-là, M. Jean-Claude?

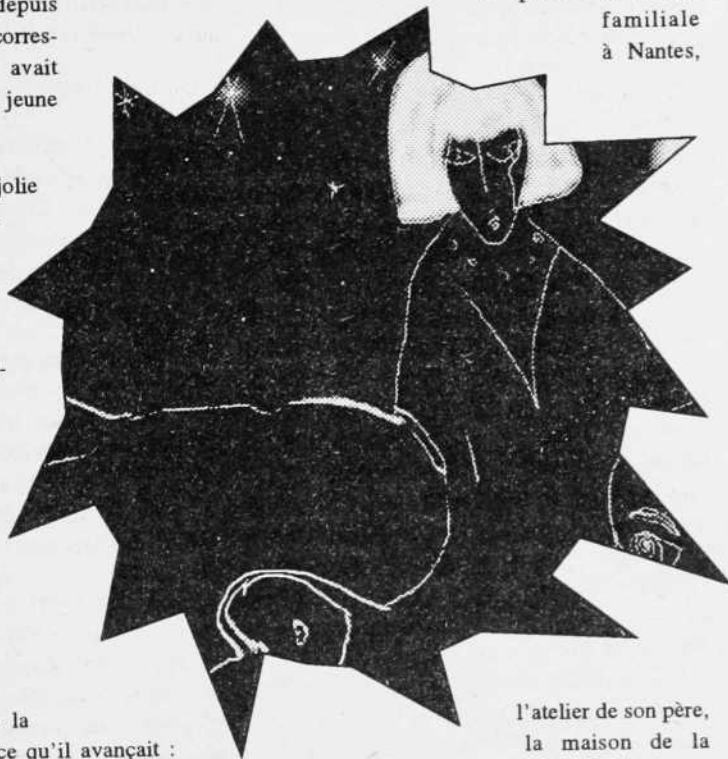
Il tira de sa poche la preuve irréfutable de ce qu'il avançait : un billet d'avion. Ce billet d'avion pour lequel il avait économisé depuis si longtemps. Madame Denis en avait le souffle coupé. Elle ne trouva rien d'autre à dire que : "Vous prenez vos vacances à Noël? ... Il faut bien vous couvrir si vous allez là-bas, le froid est terrible..." et elle disparut dans sa cuisine. Jean-Claude monta à sa chambre, mit la dernière main à ses préparatifs et se coucha. Une silhouette, adorable habituée de ses rêves, se profila sur fond de neige et l'accompagna jusqu'au seuil du sommeil.

Descente sur Montréal

"... il neige sur Montréal. Dans quelques minutes, nous amorcerons notre descente. Nous vous prions d'attacher vos ceintures." Jean-Claude émergea d'une somnolence toute embrouillée des rêves de la veille. La voix qui lui parvenait n'était pas la voix de Laurence, mais ce qu'il voyait à travers les éclaircies dans les nuages, c'était bien de la neige, des éten-

dues de neige... Il se réveilla pour de bon. Ce premier contact visuel avec le Québec, il ne l'avait jamais imaginé sous cet angle. Il en fut étonné et ravi.

À l'aéroport, les choses se déroulèrent sans incident. Il loua une voiture et quitta Mirabel vers les 16 heures. Il traversa Montréal et s'engagea sur la 20, en direction de Québec, au son des chants de Noël que la radio diffusait à profusion. Des souvenirs d'enfance remontèrent du passé : la maison familiale à Nantes,



l'atelier de son père, la maison de la radio communau-

taire où il travaillait occasionnellement comme preneur de son (son hobby). C'est là qu'il avait entendu pour la première fois la voix de Laurence. Une voix de mezzo légèrement voilée qui avait exercé aussitôt sur lui une véritable séduction. Il avait voulu savoir qui était cette lectrice. La cassette contenait un texte sur la faune du Saint-Laurent; elle provenait de Montmagny. Il avait obtenu l'adresse de Laurence à Saint-Eugène et cela avait marqué le début d'une correspondance assidue qui durait depuis bientôt deux ans. "Et ce soir, se dit-il en lui-même, elle me pense en Bretagne et me voilà ici sur cette Route 20...", cette interminable Route 20. Après trois heures de conduite ininterrompue dans la neige, il lui restait encore quarante-deux kilomètres avant d'atteindre Québec. La nuit était tombée depuis longtemps. Une sorte de torpeur s'empara de lui. Il dut lutter pour ne pas s'abandonner au pouvoir hypnotique des tourbillonnements de

la neige dans le rayonnement des phares. Il pensa s'arrêter quand... une lueur dorée s'éleva à l'horizon; véritable apothéose au bout de ce corridor obscur et angoissant qu'était devenu la Route 20. C'était Québec... enfin. "On dit que ça ressemble à la France, lui avait écrit Laurence. C'est une ville avec des portes, des murs, un château et un quartier latin." Ensemble, ils visiteraient Québec.

"Direction Rivière-du-Loup. Ah voilà! D'ici, je longe le fleuve par l'autoroute, jusqu'à L'Islet-sur-Mer, se dit-il, puis de là, à Saint-Eugène."

Le temps s'était subitement refroidi. Le vent s'était levé. La route disparaissait sous des traînées de neige que la voiture franchissait, hors de contrôle, comme en état d'apesanteur. Jean-Claude appréhendait ces sensations bizarres, comme si quelque force inconnue se jouait de lui. Trop d'impressions nouvelles s'étaient accumulées depuis la veille : son premier contact avec l'Amérique, avec la neige - cette neige qui lui devenait hostile - le décalage horaire qui se faisait de plus en plus sentir... Il fallait s'arrêter, manger quelque chose, prendre un café bien fort, tout irait mieux après. À Berthier, il prit la sortie qui bientôt sembla le mener nulle part. Il n'y avait plus de trace de passage dans le tournant. Le chemin se perdait dans les champs. Il se guida sur une enseigne lumineuse qui brillait faiblement au milieu d'un halo rougeâtre suspendu entre ciel et neige.

La tempête fait rage

Après avoir fait le plein, il entra dans le restaurant de la station de service. Quelques clients inquiets s'entretenaient à voix basse de l'imminence d'une tempête : "La route était fermée à Rimouski et la visibilité, presque nulle dans les terres basses de La Pocatière."

- La panne de courant nous guette de proche, vous allez voir, prédit la serveuse. Elle ajouta, découragée, prenant Jean-Claude à témoin : un soir de réveillon, ça t'y du bon sens? On dirait qu'ils font exprès.

Jean-Claude lui sourit. "Joyeux Noël quand même", dit-il.

- Ah ben oui! Vous itou... répondit-elle avec un petit sourire nerveux.

À peine avait-il poussé la porte pour sortir que le battant l'entraîna, happé par un formi-

dable coup de vent. Il fit quelques pas puis s'arrêta, stupéfait. Sa voiture avait presque entièrement disparu sous la neige balayée en rafales. Elle ressemblait à un igloo. Il nettoya tant bien que mal le pare-brise et la vitre arrière et s'empressa de monter pour se mettre à l'abri. Il venait de connaître les premiers assauts de ce grand froid canadien qui imposait sa loi. C'est alors qu'il réalisa la gravité de sa négligence. Il n'aurait pas dû attendre d'être ici pour acheter des vêtements chauds du pays. Il aurait pu se procurer un chandail à la boutique hors taxe où il avait acheté le cadeau de Laurence. Il aurait dû prévoir... Il n'avait même pas de gants.

Une voix...

Il reprit l'autoroute. La météo émit un bulletin des plus pessimistes. Jean-Claude n'attendit pas la fin du message et ferma brusquement la radio. Il ne voulait plus entendre parler de tempête... La route était là, devant lui, suffisamment déblayée par le vent pour être visible. Bientôt, il atteindrait l'Islet-sur-Mer, ce qui le mettrait à quelques kilomètres de Saint-Eugène.

- Quelle heure était-il? 21 h 10...

21 h 10...! Laurence était déjà en ondes.

Il ouvrit la radio et se mit à chercher fébrilement parmi les chants de Noël, les nouvelles du sport et les musiques rock, le son de cette voix de mezzo légèrement voilée... Soudain, il s'exclama: "C'est elle! C'est elle!" Il augmenta le volume. La voix devint omniprésente, elle domina tous les hurlements du vent. Alors, transporté de joie à la pensée que le moment était si proche de voir Laurence, de la prendre dans ses bras, de la regarder dans les yeux, de lui dire: "Me voilà, je suis venu pour toi", il se mit à crier, crier comme un fou, et plus il criait, plus il accélérail. Il brûla kilomètres sur kilomètres. Il n'y avait plus de tempête, plus de vent, plus de neige pour faire obstacle à son bonheur.

Du secours

Pendant ce temps, le Destin, courant avec la poudrière entre les lames de neige, s'approchait sournoisement de L'Islet-sur-mer. Il traversa la route plusieurs fois, décrivant de folles arabesques, s'esquivant dans un tourbillon, se dissimulant dans une accalmie, reparaissant soudain plein d'arrogance, drapé dans une bourrasque, s'amusant à faire durer le jeu jusqu'à l'instant où, chevauchant le tourment, il se dressa subitement devant Jean-Claude et s'abattit sur lui. La voiture,

surprise dans son propre élan, ne put résister à cette poussée sauvage. Elle dérapa, puis culbuta dans le fossé. Un nuage de neige poudreuse la recouvrit aussitôt.

Mais le soir de Noël, il faut croire que même le Destin implacable et cruel s'incline devant les volontés du coeur. Dans le silence de la nuit, que traversaient dans leur fuite les sifflements rageurs du vent, le bruit tout proche d'une motoneige se fit entendre. Un certain Joseph Gagnon, bûcheron de son métier, revenait des chantiers, au-delà du lac Frontière, pour célébrer Noël avec sa famille.

C'est cette lueur étrange au bas du talus de l'autoroute, près de la sortie de Saint-Eugène, qui attira son attention. "Encore un soûlon qui a manqué le tournant!", grommela-t-il en s'approchant.

Il fit le tour du lieu de l'accident. Un phare éclairait encore. Le choc avait dû être terrible: tout était sens dessus dessous dans la voiture. La voix d'une femme provenait de la radio. Par la portière grande ouverte, il aperçut le corps d'un homme que la neige recouvrait à moitié. Le bras gauche était replié sur la poitrine et dans la main, il y avait une lettre. Gagnon projeta sur elle la lumière de sa lampe. L'enveloppe portant l'adresse de Jean-Claude Moulin à Paris et dans le coin supérieur gauche, le nom de l'expéditrice: Laurence Mercier, de Saint-Eugène... Laurence... c'était la fille de François Mercier, le boulanger. Il voulut retirer l'enveloppe des doigts qui la retenaient. Au même moment, les doigts bougèrent. Il prit la main de l'homme dans la sienne: les doigts s'ouvrirent. "Cet homme n'est pas mort, s'écria Gagnon, il est gelé."

Alors, avec la plus grande précaution, il reti-

ra le corps de Jean-Claude de l'espace où il était coincé, le porta jusqu'au traîneau qui lui servait de porte-bagages, l'enveloppa du mieux qu'il put et entreprit la plus longue randonnée en moto-neige de sa vie, bien que sa maison ne fut qu'à un kilomètre du lieu de l'accident.

Le téléphone sonna dans la cabine du preneur de son.

- Laurence c'est pour toi... Fais vite, je mets la dernière transition musicale; il te reste trois minutes avant la fermeture.

Laurence prit l'appareil.

- Qui parle?... Madame Gagnon?... Madame Joseph Gagnon..., oui... Quoi? J'comprends pas... oui... Jean-Claude Moulin... C'est pas possible, il est à Paris... ou en Bretagne, on s'est parlé hier... Ah, mon Dieu... quand ça?... Vous dites qu'il est hors de danger?...

La lumière rouge au mur du studio s'alluma. Le preneur de son pointa l'horloge du doigt... Mais pour Laurence, le temps semblait subitement s'être réduit aux battements de son coeur. Jamais elle n'avait imaginé, même dans les envols les plus fantasques de ses rêveries, un pareil rendez-vous.

La lumière rouge clignota... Laurence se ressaisit et raccrocha. - Chers auditeurs, depuis 21 heure, je vous ai raconté Noël, c'est plus qu'un conte, plus qu'une légende, plus qu'un souvenir d'enfance... Noël... c'est un miracle. J'en ai la certitude ce soir... À vous, à ceux que vous aimez, à ceux qui vous aiment, un très Joyeux Noël.



P E C H

Programme d'encadrement clinique et d'hébergement

PECH est un organisme communautaire qui intervient auprès des femmes et des hommes de 18 ans et plus :

- Qui ont des problèmes de santé mentale (problèmes sévères et persistants ou désordres psychologiques reliés à la dépression, crise suicidaire, anxiété, etc.). Et...
- Qui ont eu des démêlés avec la justice (détention, probation, Cour du Québec, Cour municipale, libérations conditionnelles, etc.).

Si tu veux de l'aide, téléphone au

692-2820

chronique cinéma

Histoire d'un tournage

PAR PIERRE DE BILLY

L'enfant d'eau un film de Robert Ménard

Le visage crispé par la fureur et la frayeur, Cendrine se terre pendant qu'Émile, «le fou», erre sur la plage en tentant de comprendre, avec son pauvre esprit d'attardé mental, ce qui lui arrive. Lui aussi est mort de peur. L'univers vient de basculer sans qu'on l'est prévenu. L'instant d'avant, il regardait les nuages par le hublot d'un avion et voilà qu'il se retrouve brûlé par le soleil et le sel sur une terre inconnue, en compagnie d'une petite fille qui le déteste et le fuit.

Peu à peu, Émile et Cendrine, les plus improbables Robinson qu'on pouvait imaginer, apprendront à s'appivoiser, à survivre sur leur île déserte, à se comprendre et... à s'aimer. À douze ans, elle est encore une enfant et, pourtant, presque une femme. Lui a vingt ans, mais son handicap le condamne à habiter un corps d'homme alors que son esprit restera à jamais celui d'un petit enfant.

Histoire touchante que celle de *L'enfant d'eau*. Troublante aussi. «Je voulais écrire un film d'amour vrai, tout d'innocence et de tendresse», dit la scénariste Claire Wojas. Mais les personnages m'ont menée plus loin encore. C'est devenu un film sur la solitude, sur le passage à l'âge adulte et l'apprentissage de l'émoi amoureux. Ce sont des thèmes risqués, car ils vont à l'encontre du cynisme ambiant. »

Pour leur huitième film commun, Wojas et son chum-réalisateur Robert Ménard (*T'es belle Jeanne*, *Cruising bar*, *La beauté des femmes*) ont choisi de travailler à partir d'une idée de départ pas évidente, mais prometteuse: un déficient intellectuel, adopté par un jeune couple (Gilbert Sicotte et Monique Spaziani) alors qu'il était petit, se mue en un adulte de vingt ans profondément retardé. Lors d'un voyage

qu'il effectue avec sa mère d'adoption, l'avion dans lequel ils se trouvent s'écrase dans la mer. L'accident ne laisse que deux survivants: Émile le handicapé et Cendrine, une fillette brillante et débrouillarde comme tout qui voyageait avec son père. Leur canot pneumatique atteindra bientôt un îlot désert sur lequel ne se trouve qu'une petite maison abandonnée. Les secouristes ayant conclu à la mort de l'ensemble des occupants de l'avion, les deux naufragés devront se résoudre à cohabiter et s'entraider pour survivre pendant les cinquante jours que durera leur aventure. «Ils n'étaient, écrit Wojas dans l'intro de son scénario, que

d e s



enfants...Seuls... Trop. ».

Pour tourner ce huis clos tout en extérieurs, Robert Ménard a déménagé son équipe sur une authentique (et minuscule) île déserte. Moriah Cay est un roc volcanique des Bahamas situé à un demi-kilomètre de Great Exuma, l'île principale qu'habitent cinq mille descendants d'esclaves. Littéralement envahie par les journalistes et les artisans du cinéma pendant le mois et demi qu'a duré la partie bahaméenne

du tournage, l'île s'est complaisamment mise à l'heure du Québec. «On n'a jamais vu tant d'étrangers en ce temps de l'année», déclarait, ravie, Sandy Minns qui exploite avec son mari le supermarché de Georgetown, la capitale d'Exuma. Normalement, notre haute saison, c'est le congé de Noël, avec l'arrivée des plaisanciers américains. Pour nous, c'est comme un boum qui vient mettre en ébullition l'économie de l'île. » Robert Ménard, lui, n'en revenait pas de sa bonne fortune. «On devait tourner à Cuba, se remémore-t-il, mais les coûts et conditions exigés des Cubains sont vite devenus un cauchemar. Puis, Jean-Baptiste Tard (le directeur artistique de la production) a déniché ce petit paradis. En prime, on a eu droit à une collaboration parfaite - nous n'en demandions pas tant - des autorités, des marchands et des habitants. ».

Petit paradis tant qu'on voudra, le tournage de *L'enfant d'eau* n'a pas exactement fait figure de colonie de vacances. Levée aux aurores pour aller se faire dévorer par les moucheron des sables puis rôti sous un soleil impitoyable, l'équipe a dû se taper une planification d'enfer qui faisait soupirer de compassion les placides habitants de Georgetown. À mon passage, les techniciens entretenaient une véritable obsession pour les grains de sable qui peuvent vous détraquer une bobine film aussi sûrement que du papier d'émeri. «Mouais, un tournage plus ardu que la moyenne», disait Robert Ménard. Mais bon, on a déjà vu des plateaux plus durs. » Il faut dire que Ménard est à la hauteur de sa réputation de metteur en scène le plus zen du cinéma québécois. La moustache hilare, l'humeur toujours au beau fixe, il dégage une tranquille assurance qui inspire confiance à ses collaborateurs.

«Un gars qui refuse de jouer les artistes créant dans la douleur», sourit Gilbert Sicotte. Avec lui, l'atmosphère est relax, mais le *spirit* est au rendez-vous. » Sicotte incarne le personnage de Thomas, le père adoptif d'Émile, un rôle moindre que ceux de Cendrine et Émile, «mais tout en nuance, précise-t-il. Mon travail se complique du fait que je dois incarner deux Thomas séparés par quinze ans d'intervalle. Lorsqu'il rencontre Émile petit, le Thomas de vingt ans est rempli d'idéalisme généreux propre à la jeunesse. Constatant les conditions d'existence de l'enfant en institution et éprouvant une tendresse grandissante pour ce vilain petit canard qu'il comprend au-delà de son handicap, il convainc sa compagne Suzanne (Monique Spaziani) d'adopter le petit. Plus tard, on retrouve le

La Quête - vol. 1, num. 2 - spécial évason

même homme dans la quarantaine, désillusionné, sa vie de couple usée par ces longues années à s'occuper sans répit d'un déficient. Son malaise atteint la limite du supportable quand, à la toute fin, il retrouvera Émile et sera partagé entre la joie, le découragement et le deuil de sa compagne morte dans l'écrasement. «Quoique relativement bref, ce rôle m'a beaucoup fait réfléchir; j'y ai décelé une puissante symbolique de l'incommunicabilité des pères et leurs fils.»

David La Haye a hérité pour ce film d'un rôle difficile, car, comme il dit, «rien de plus compliqué que de jouer les simples. Incarner un déficient mental au cinéma, c'est courir le risque de donner dans le grotesque ou, pire, dans la mièvrerie.» Attablé au bar du Coconut Cove, le jeune comédien jouissait calmement de la douceur de cette nuit de novembre. Plus tôt dans la journée, j'ai eu l'occasion de l'observer pendant le tournage et j'ai été étonné de l'aspect concentré et intériorisé de son jeu. Les teintes céruléennes du paysage, la pureté du ciel et la beauté du site de tournage ne semblaient pas l'atteindre. Même pendant les pauses, il gardait ce regard étrange, comme tourné vers le dedans. «Nous avons choisis de tout rendre par les yeux, m'a-t-il expliqué, en reproduisant cette fixité qui semble, chez de nombreux handicapés mentaux, ériger un mur entre eux et le monde extérieur.»

Pour mieux camper son Émile, La Haye a rencontré des éducateurs, des médecins et des déficients intellectuels. Il a aussi passé un moment avec la troupe de théâtre *Pourquoi pas nous*, dont les acteurs sont tous des déficients mentaux. «Ça m'a permis de réaliser que, tout comme nous, ils ont leurs traits de caractère bien à eux; l'un est grognon, l'autre

est affectueux, un troisième est bavard. Lorsque j'ai pris en charge le rôle d'Émile, ma première préoccupation a été de lui donner une personnalité.» Pour ajouter à l'intelligence troublée d'Émile, Claire Wojas a exclu le «je» de ses répliques. «Il ne sait parler de lui-même qu'à la deuxième personne, dit David La Haye, parce que son esprit confus est incapable de situer son moi, ce qui ne l'empêche pas, comme les handicapés que j'ai pu observer, de s'émouvoir, s'émerveiller, d'aimer.» Qu'un déficient mental tombe amoureux d'une fillette, soit, mais que cet amour soit réciproque, est-ce bien vraisemblable? «Ce qu'elle a ressenti, je l'ai éprouvé tout pareil! dit Marie-France Monette. Émile n'a pas la même intelligence que nous, mais il est si sensible, si gentil. En plus, il est beau. Et puis d'abord, c'est pas un débile, c'est juste un enfant». À 14 ans, Marie-France Monette en est à son troisième long métrage, mais avec le rôle de Cendrine, elle s'initie à un tout autre registre que celui de *Mathusalem*, sa précédente production. «Je dois piger dans des émotions nouvelles, dit la jeune fille. Parfois, aussi, je trouve l'histoire tellement triste que je pleure sur le plateau.» Le soir de notre rencontre, Marie-France cachait mal une légère appréhension. C'est que le lendemain, elle devait jouer une scène pivot du film, celle où Émile et Cendrine font connaissance avec la sensualité. «Ils ne font pas vraiment l'amour, mais ils se frottent pas mal...»



REMERCIEMENTS

Au nom des membres du conseil d'administration de l'Archipel d'Entraide, je tiens à transmettre nos plus sincères remerciements à tous les collaborateurs qui ont oeuvré généreusement au sein de *La Quête* et qui ont fait que ce projet passe du rêve à la réalité. De plus, nous saluons la bonne volonté des futurs collaborateurs qui s'impliqueront à la continuité de ce projet.

En cette année internationale pour la tolérance, il importe à tous de s'ouvrir aux différences, de combattre les préjugés et de développer des attitudes de respect de la dignité humaine. Enfin, il faut travailler avec acharnement à l'amélioration des conditions de vie des personnes démunies et leur permettre d'avoir une voix pour se faire entendre. Le journal *La Quête* est tissé des liens de la solidarité.

Isabelle Gagnon
Présidente

Conseil d'administration de l'Archipel d'Entraide.

SIMON MARTINEAU

analyste consultant en informatique
pour les milieux communautaires et la recherche en sciences sociales

- Monitoring qualitatif et quantitatif des interventions
- Gestion des dossiers
- Gestion administrative

647-2265

l'informatique comme outil de solidarité sociale

Rave d'un monde meilleur

PAR ADÉLAÏDE PARENT-RUEST

Tout le monde a déjà entendu parler des smart-drinks, mais peu de gens connaissent la philosophie derrière ces boissons énergisantes : le rave.

Le rave est issu d'Angleterre et a été inventé par et pour les jeunes. Au départ, ces nuits de danse se déroulaient exclusivement dans des bâtiments abandonnés. Bien sûr, c'était illégal mais il n'y avait pas d'alcool.

RAVE D'AU-JOURD'HUI

Depuis que le rave est en Amérique, les choses ont bien changé. Les raves se déroulent dans des locaux loués et ils bénéficient d'une grande publicité. Les billets d'entrée coûtent entre 10 et 20 \$. Les disc-jockeys sont payés selon leur renommée. Des smart-drinks, du jus, de l'eau, des vitamines, des fruits et des bonbons sont vendus. Souvent, il y a aussi un écran sur lequel sont projetées des animations post-psychadéliques par ordinateur.

COSTUMES

Pour aller à un rave, il faut s'habiller en pensant que l'on va danser de dix à douze heures. Des vêtements légers et confortables sont appropriés. Pour le reste, l'imagination est à l'honneur. Plusieurs portent des vêtements et des accessoires du début des années 80.

EXTASY

Je ne vous cacherai pas que plusieurs raveurs prennent des drogues. Par contre, il n'y a pas de drogue dure. L'extasy est la plus populaire. Il n'y a pas de vente sur place et la consommation à l'intérieur du site est rarement tolérée. Chacun arrive avec son stock et sort quelques instants pour en prendre ou encore, le prend avant.

COMPORTEMENTS

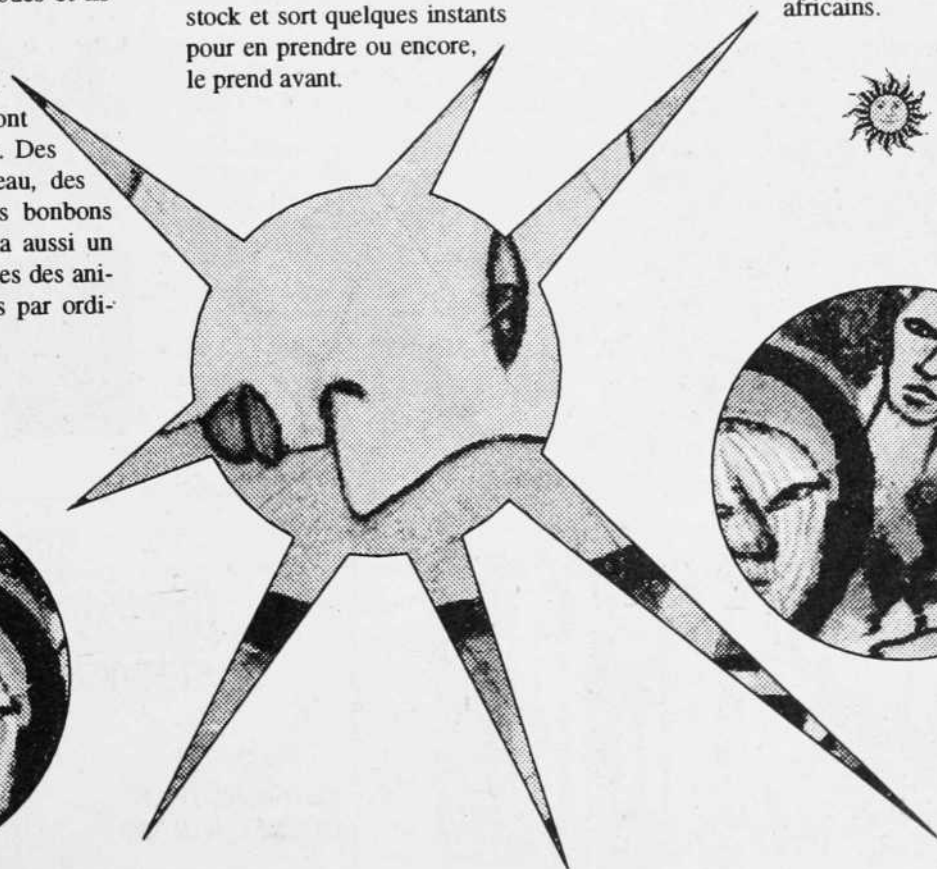
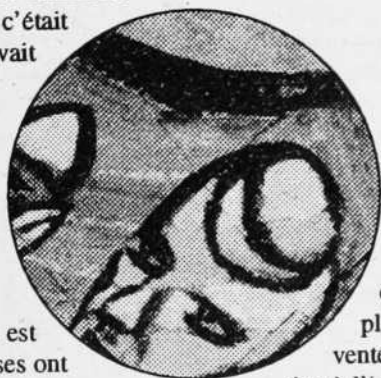
Dans un rave, l'énergie est très grande. Si quelqu'un te bouscule, il ne l'a pas fait exprès. Si quelqu'un te demande une gorgée d'eau, tu lui donnes car il a soif. Si quelqu'un est agressif, il est vite mis à la porte. Le rave est une activité sociale non violente, respectueuse et fraternelle.

TECHNODANSES

La musique techno (par ordinateur sans paroles ajoutées) provoque une danse enivrée. Chacun danse, saute et bouge à son gré, sans préjugé. C'est une activité d'expression personnelle en communion avec les autres danseurs.

PHILOSOPHIE

Le rave ressemble à une danse tribale. Sa force mystique lui donne l'aspect d'un deuxième mouvement peace and love. Il y a d'ailleurs un autre pas de fait dans cette direction : les *goat-chill*. C'est comme un rave dans la nature mais avec des tam-tams africains.



vitrine communautaire

LES COOPIENS

COOPÉRATIVE • JEUNESSE • SERVICES

12 jeunes travailleurs vous offrent leurs services à des prix compétitifs...

- Peinture 47 \$ /pièce
- Entretien ménager 6.10 \$ /heure
- Entretien extérieur 6.10 \$ /heure
- Entretien commercial 6.10 \$ /heure
- Gardiennage 3.00 \$ /heure
(1 \$ par enfant additionnel)
(20 \$ par jour à votre domicile)
(10 \$ de plus par enfant supplémentaire)
- Gardiennage d'animaux 20 \$ /semaine
- Gardiennage de domicile 10 \$ /semaine
- Publicité (dépliants) 0,035 \$ /dépliant
(500 minimum)

Téléphone 648-2351

Télé avertisseur 821-6178



PORTAGE

Vaincre la toxicomanie

Portage vise à réinsérer les personnes toxicomanes dans la société en leur fournissant les moyens et les structures qui les amèneront à vivre sans avoir recours à la drogue.

Nos différents programmes de traitement s'adressent aux adolescents et aux adultes qui ont un problème de surconsommation et de drogue.

Nous offrons les services suivants:

- Accueil, évaluation et développement d'un plan de réadaptation en Centre jour;
- accueil, évaluation et préparation à la phase résidentielle au lac Echo, dans les Laurentides;
- accueil et référence à notre programme de formation à l'emploi;
- accueil, évaluation et référence aux groupes d'entraide de parents;
- accueil, évaluation et référence à une ressource correspondant aux besoins spécifiques.

Pour de plus amples renseignements, veuillez téléphoner au (418) 524-6038

Portage -Québec
150, St-Joseph Est
Québec, Québec
G1K 3A7

Téléphone : (418) 524-6038



L'inter MARCHÉ

LA
LAVANDIÈRE
SERVICE DE LESSIVE

625, SAINT-JEAN
QUÉBEC G1R 1P7

523 ☎ 0345



**S.O.S.
GROSSESSE**
Service d'écoute
et d'information

Tu vis une situation de grossesse, désirée ou non;

Tu désires en parler;

Tu désires te renseigner sur les diverses questions concernant la grossesse, la contraception, la sexualité, etc.;

Contacte: S.O.S. Grossesse

Tél: 523-9323

Services offerts :

- écoute téléphonique;
- rencontre individuelle;
- test de grossesse (3 \$);
- information et référence;
- conférence et kiosque d'information.

**SERVICE D'AIDE
ET D'INFORMATION EN
SANTÉ MENTALE**

7 jours par semaine, de 10 h 00 à 22 h 00

529-1899

529-3520

Le service d'aide et d'information en santé mentale est un service d'écoute et d'intervention téléphonique, et un service d'information et de référence sur les ressources qui peuvent vous venir en aide.

Vous avez un problème de solitude, d'anxiété, de dépression, d'adaptation à une situation nouvelle, par exemple une séparation, un deuil, une perte d'emploi, et vous désirez en parler à quelqu'un... Nous sommes là.

Nous vous aiderons à bien cerner le problème et à identifier les solutions possibles.

Et si besoin est, nous vous orienterons vers une ressource appropriée.

Ce service bénévole est gratuit, anonyme et confidentiel.

Avis
l'Archipel d'entraide est déménagé au
729 côte d'Abraham
Québec, (Québec)
G1R 1A2
649-9145

À noter que l'Archipel accueille dans ses locaux le Journal *La Quête*, le projet *Accroche-toit* ainsi qu'un nouveau café. En effet, le café l'Archipel se renouvelle et devient le *café Sol et Gobe-lait*. Le projet que nous nous proposons d'actualiser réunit plusieurs objectifs, dont:

- lieu de formation pour des personnes participant à des programmes d'emploi;
- intégrer "notre monde" à la communauté.

Le nouveau *café Sol et Gobe-lait* offrira des repas légers. Il sera également un lieu de spectacles et d'expositions.

L'ouverture du *café Sol et Gobe-lait* est prévue pour le 23 novembre 95. (voir annonce page arrière)

PRIÈRE-SECOURS

(SERVICE D'ÉCOUTE TÉLÉPHONIQUE POUR PERSONNE EN DIFFICULTÉ)

Pour exprimer une difficulté, partager une souffrance, retrouver l'espérance, des bénévoles sont à l'écoute de 9 heures à 23 heures, 7 jours par semaine.

POUR ÊTRE ÉCOUTÉ : 687-2220

Pour entendre la Parole de Dieu, une méditation ou une réflexion 24 par jour:

687-3377 687-3330 687-2260

oeuvre de charité fraternelle diffusant la doctrine humanitaire de l'abbé Pierre

S.V.P.
RAPPELER

**LE COMPTOIR
EMMAÛS**

915, ST-VALLIER EST, QUÉBEC G1K 3P9 / 692-0385

La Maison Revivre est heureuse de collaborer avec le journal "La Quête" et lui souhaite une longue vie

UN NOUVEAU VIRAGE À LA MAISON REVIVRE

En plus des services déjà offerts et connus, il y a de la nouveauté

- Ouverture aux femmes et aux familles

- Maintenant, le souper est offert aux femmes et aux familles avec enfant(s). Bienvenue (souper 17 h 30)
- Nous avons mis sur pied deux communautés de base (groupe d'échanges et d'entraide) qui se rencontrent régulièrement. Bienvenue aux intéressés (e)s
 - Nous distribuons des paniers de nourriture pour les familles avec enfants en bas-âge
- Nous avons maintenant un vestiaire (magasin) pour femmes et enfants. Deux bénévoles ont bien voulu prendre en charge ce nouveau volet.

INVITATION PARTICULIÈRE À TOUS CEUX ET CELLES QUI VEULENT REVIVRE

MAISON REVIVRE

261, rue St-Vallier Est, Québec, (Québec), G1K 1K4

téléphone : **523-4343**

ABONNEMENT

Je désire m'abonner au Journal La Quête

1 an (4 numéros) 15\$

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Téléphone _____

Je désire m'abonner à partir du numéro _____

S.V.P. faire un chèque ou mandat-poste au nom de

L'Archipel d'Entraide (Journal La Quête)
729, Côte d'Abraham, Québec, Québec, G1R 1A2

Opinion du lecteur

Vous avez des opinions, des commentaires à nous faire part?

Écrivez à l'adresse suivante:

Journal La Quête
à l'attention de l'Opinion du Lecteur
729 Côte d'Abraham,
Québec, Québec
G1R 1A2

Vous aimeriez faire connaître les services de votre organisme communautaire?

Faites-nous parvenir votre annonce et nous l'afficherons gratuitement dans notre vitrine...

Vos messages doivent contenir toutes les informations pertinentes pour vous rejoindre.

Journal La Quête
A/S LA VITRINE
729, Côte d'Abraham
Québec (Québec)
G1R 1A2

Martin Martel PHOTOGRAPHIE

• REPORTAGES

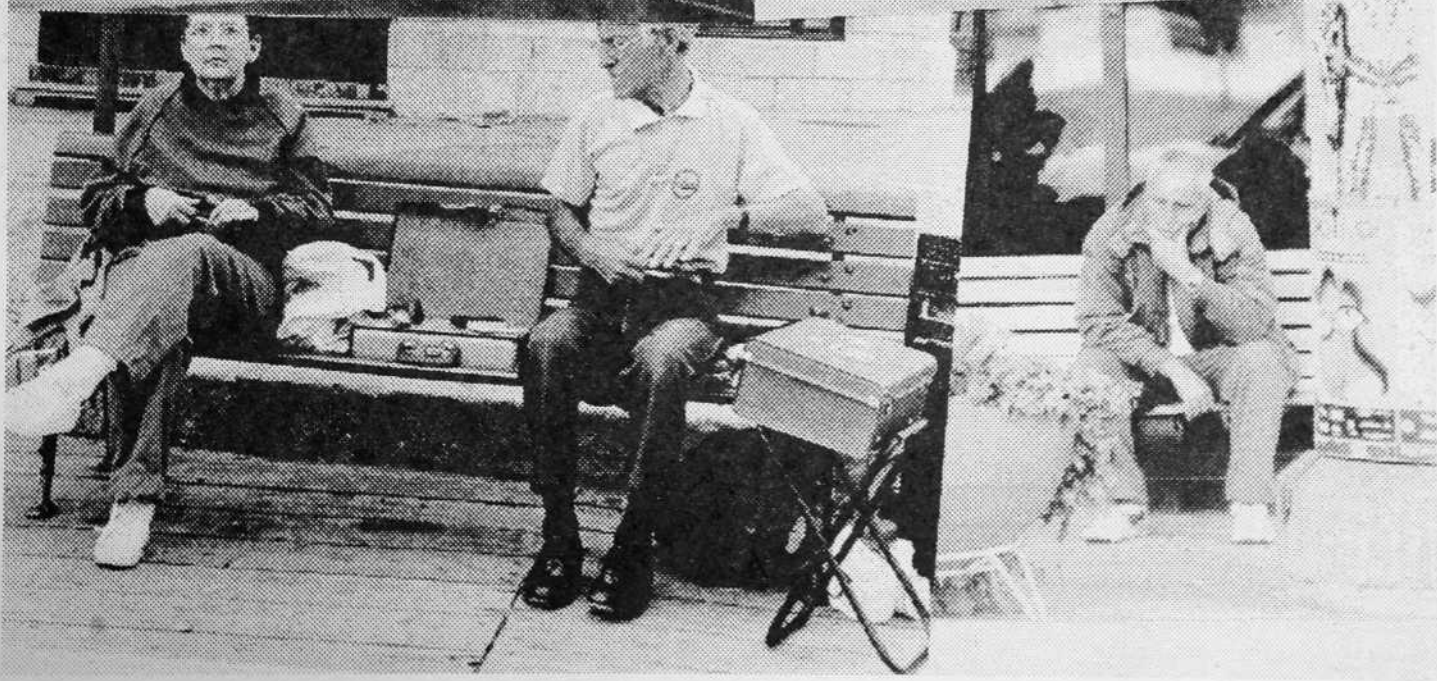
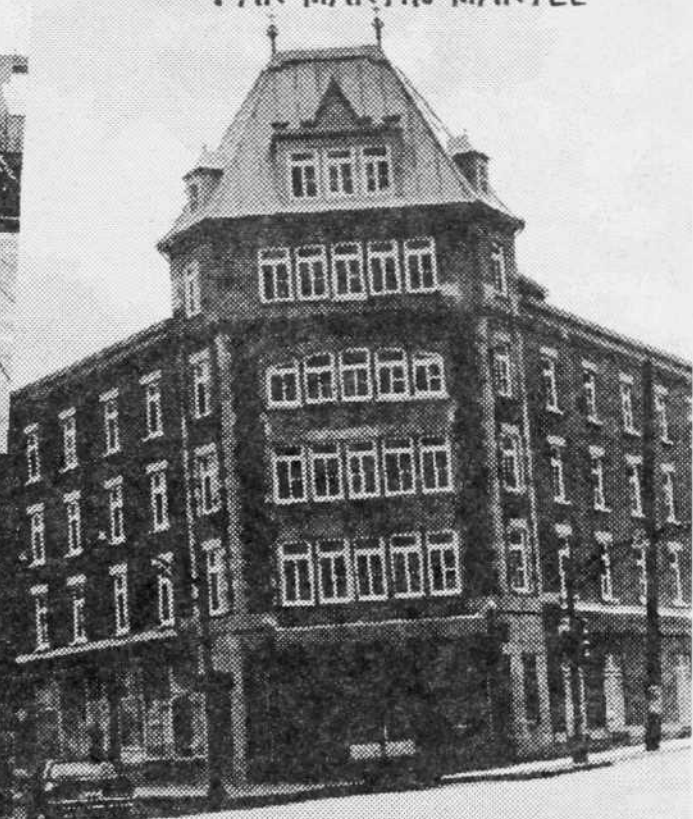
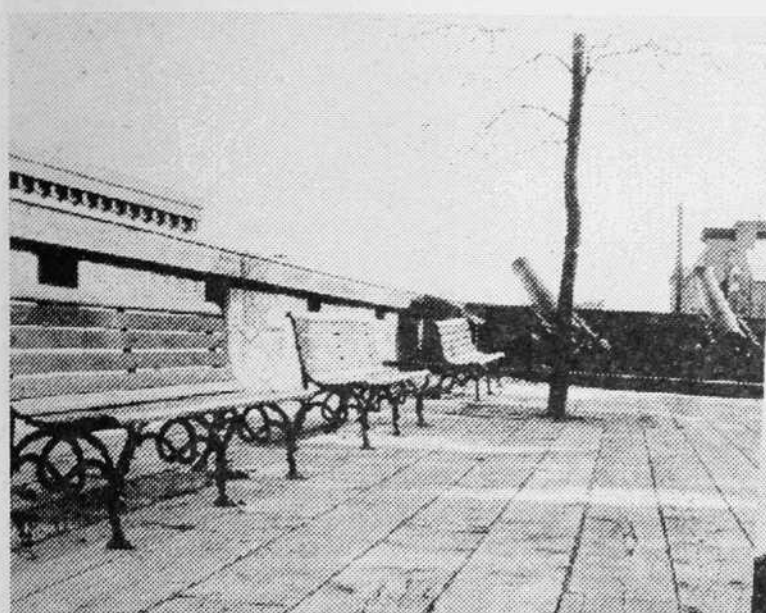
• CONGRÈS

rabais aux
organismes communautaires

522-7928

Flash sur la ville

PAR MARTIN MARTEL



Message aux groupes communautaires



Le regroupement des organismes communautaires de la région 03

À u début de 1992, quelques organismes communautaires de la région ont senti le besoin de se regrouper et de se doter ainsi d'un certain pouvoir face aux instances gouvernementales. À ce moment, nous sommes au tout début du processus de régionalisation prévu par la loi 120.

La première démarche des organismes consistera à faire en sorte que le collège électoral élise les personnes préalablement choisies et désignées par les organismes communautaires pour les représenter au conseil d'administration de la Régie régionale de Québec.

Pendant les deux années suivantes, les organismes communautaires participant à ce qu'on appellera le Regroupement des organismes communautaires de la région 03 (ROC 03), cherchent à définir ses objectifs et mandat, à comprendre les transformations survenant dans le réseau de la santé et des services sociaux, à évaluer l'influence et le pouvoir que les organismes ont, et à faire reconnaître l'importance de leur participation aux changements.

Enfin, au printemps 1994, le rôle et l'importance d'un regroupement d'organismes communautaires s'étant précisés, une assemblée constituante a lieu. Sont alors adoptés, le mandat et les objets de charte du regroupement. De plus, un conseil d'adminis-

tration provisoire est élu. En octobre 1994, une assemblée générale se tient et un conseil d'administration officiel est élu.

Finalement, la première assemblée générale officielle du regroupement a eu lieu le 8 novembre dernier. Le bilan d'activités 1994-1995 a été adopté ainsi que les perspectives d'action 1995-1996.

Un des premiers impacts de la mise sur pied du regroupement aura été son financement et sa reconnaissance par la Régie régionale de la Santé et des Services sociaux comme l'interlocuteur privilégié pour les dossiers touchant les organismes communautaires.

Buts et objectifs du ROC 03

• Regrouper les organismes et les groupes communautaires, populaires et bénévoles de la région 03;

• défendre et promouvoir le développement et les intérêts des organismes et des groupes communautaires, populaires et bénévoles et des populations qu'ils desservent;

• favoriser la collaboration, l'échange, la concertation entre ses

membres ainsi que le développement d'une analyse sociale, politique et économique commune;

• représenter ses membres auprès de la population et des instances locales, régionales, nationales;

• soutenir l'organisation et le développement communautaire, populaire et bénévole et appuyer les initiatives en ce sens;

• faire connaître la nécessité de l'intervention communautaire autonome ainsi qu'une politique de respect et de soutien de cette intervention et ce, à des fins purement sociales et communautaires, sans intention pécuniaire pour ses membres.

Pour informations contactez Daniel Guay, coordonnateur du regroupement, au 622-8393.

LE ROC 03 UNE FORCE POUR LA RÉGION



Depuis le 29 mars 1995, jour où nous avons commencé le recrutement des membres, 116 groupes se sont joints au Regroupement. Faites comme eux pour qu'ensemble le ROC 03 soit une force pour la région.

Nom de l'organisme _____

Nom de la personne responsable _____

Adresse _____

Ville/Localité _____

Province _____

Code postal _____

Tél. _____

Signature (représentant de l'organisme) _____

Cotisation (joindre votre chèque) 10 \$

Joindre également votre charte

Regroupement des Organismes
Communautaires de la région 03

215, des Peupliers ouest
2^e étage, bureau 12, Québec, Qc,
G1L 1H8

Téléphone: 622-8393

Télécopieur: 623-3460



Camelots recherchés

Tu es intéressé à vendre le journal *La Quête*?

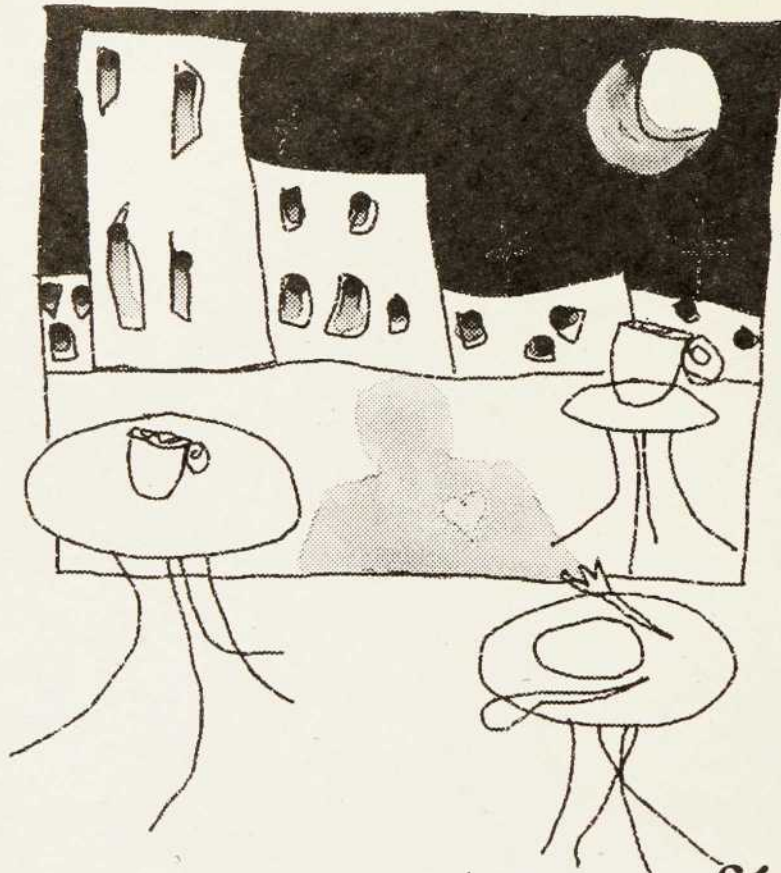
Notre équipe t'attend avec impatience!

Viens nous voir au 729 côte d'Abraham

ou

téléphone au 649-9145 et demande Nathalie

le café Sol et Gobe-lait



grande soirée d'ouverture du café
Sol et Gobe-lait

et lancement du journal La Quête

23 novembre 95, 19 h 00

729 côte d'Abraham

- entrée gratuite -

spectacle **jazz gitan** avec le groupe

Amal gammes